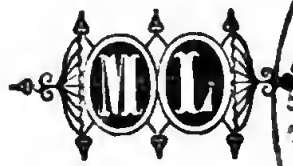
LUCIE DIDIER

PIÈCE EN TROIS ACTES

PAR

MM. LÉON BATTU ET JAIME FILS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 12 janvier 1856.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 bis

1856

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

75905

Distribution de la Pièce.

DIDIER, négociant, 35 ans.....	MM. Félix.
MARTIN, son associé, 45 ans.....	Delannoy.
SARZANNE, banquier, 30 ans.....	Montrose.
CHAMPAGNE, domestique.....	Galabert.
LUCIE, femme de Didier, 25 ans.....	Mme Fargueil.
ALICE, femme de Martin, 25 ans.....	Mlle Arène.

S'adresser pour la mise en scène exacte de cette pièce, avec plans de décors, etc., par lettre affranchie, à M. Alexandre May, rédacteur de l'*Album théâtral*, 32, rue de Marseille, La Villette-lez-Paris.

Digitized by Google

LUCIE DIDIER

ACTE PREMIER.

Un cabinet de travail chez Didier à la campagne.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, seul.

(Au lever du rideau le jour commence à paraître, Didier travaille encore à la lueur d'une lampe placée sur son bureau. — Il éteint sa lampe, se lève et va écouter à la porte de droite. Il descend.)

Oh! oui, je la referai, cette fortune deux fois perdue! Je la referai pour ma femme d'abord, pour ma fille ensuite. Voici le jour. Pauvres anges! Elles dorment en paix, le sourire sur les lèvres, sans se douter de mes veilles... veilles bénies qui m'ont permis de ne pas changer leur repos en inquiétude, leurs sourires en larmes et qui m'ont aidé à leur cacher la ruine... presque la misère... (Avec joie, se rasseyant.) J'ai encore une bonne heure devant moi, allons, allons!... travaillons, travaillons!... (Il écrit avec ardeur. Lucie entre. La voyant : bas.) Ma femme!

SCÈNE II.

DIDIER, LUCIE.

LUCIE, à part, le regardant.

Pauvre cher Paul!

DIDIER, feignant de l'apercevoir.

Tiens! c'est ma femme! (Il se lève joyeux.) Bonjour ma petite chatte! ça va bien? Nous avons gentiment dormi, hein?... — Oui!... allons, tant mieux!

LUCIE.

Et toi, Paul?

DIDIER.

Moi? ah! ne m'en parle pas!... Croirais-tu qu'à huit heures je n'étais pas encore réveillé? paresseux!... Gronde moi, ma femme, ça me secouera, ça...

LUCIE.

Tu écrivais?

DIDIER, d'un air nonchalant *.

Oui... je m'étais mis là... par hasard, sans y penser, je m'amusais à parcourir le relevé de nos dépenses, et je me demandais comment tu fais pour dépenser si peu... 500 francs ce mois-ci ! c'est le sublime de l'économie. Il est vrai que je ne compte pas le prix de la parure que je t'ai donnée il y a huit jours.

LUCIE.

Laquelle !

DIDIER.

Eh bien ! ce bracelet de grenats, ce... cette...

LUCIE.

Oh ! sois tranquille, mon ami, j'ai renvoyé cette parure...

DIDIER, étonné.

Tu l'as renvoyée... mais quand je te l'ai apportée, tu paraissais si heureuse que tes yeux, tes beaux yeux se sont remplis de larmes. (Il l'embrasse.)

LUCIE.

J'ai été heureuse de l'intention, voilà tout.

DIDIER.

L'intention... l'intention... c'est très-joli ; mais ça ne se porte pas en collier ni en boucles d'oreilles... l'intention, et je n'entends pas, Madame, que vous vous enterriez plus longtemps au Coudray... Je veux que nous retournions à Paris... nous sommes riches, très-riches... il faudra que je te donne une voiture, et puis, tu ne sais pas ? dans quelque temps, j'achèterai un hôtel, entre cour et jardin, aux Champs-Élysées, en bon air, pour notre Pauline... notre chère petite fille. (Essuyant ses yeux.) C'est drôle, quand je prononce ce mot-là : petite fille... et que je pense que ça veut dire une créature toute frêle, toute blanche et rose, avec des petits pieds, des petites mains, une voix argentine qui dit : PAPA ! MAMAN ! et que c'est à moi, que c'est mon bien, mon trésor,... je suis bête ; mais quand je prononce ce mot-là, je ne peux pas m'empêcher d'avoir une larme dans les yeux.

LUCIE.

Didier ! oh ! tenez, Didier, vous êtes l'homme le meilleur, le plus digne que je connaisse. Didier, je vous aime !

DIDIER.

Parbleu ! je le sais bien ! (Il l'embrasse.)

LUCIE**.

Et pourtant je vous en veux !

DIDIER.

Tu m'en veux.

LUCIE.

Oh ! beaucoup !

* Didier, Lucie.
** Lucie, Didier.

DIDIER, se levant.

Et pourquoi donc, bon Dieu ?

LUCIE.

Je vous en veux d'être si riche !...

DIDIER, riant.

Ah ! par exemple ! voilà un drôle de reproche.

LUCIE.

Et de ne m'avoir jamais dit quel était au juste le chiffre de cette grande fortune.

DIDIER, embarrassé.

Dam !... ma foi... je ne le sais pas moi-même ; les grands négociants comme moi, lancés dans des spéculations... gigantesques...

LUCIE, doucement.

Se ruinent quelquefois, Didier, et alors pour cacher à leur femme l'état embarrassé de leurs affaires, ils affectent une fortune qu'ils n'ont plus et passent leurs nuits au travail, afin de soutenir un rang au-dessus de leurs ressources...

DIDIER, troublé.

Ah ! ah ! par exemple ! je ne comprends pas. Il faut être fièrement imbécile pour...

LUCIE.

Non ! il faut avoir un grand cœur comme le vôtre, Paul !...

DIDIER.

Quoi ! tu sais...

LUCIE.

Tout, mon ami...

DIDIER.

Oh ! Lucie ! Lucie ! pardonne-moi !... (Il va s'asseoir au bureau à droite.)

LUCIE, lui prenant la tête dans ses bras.

Quoi donc ? de n'avoir pas eu confiance en moi ? de n'avoir pas osé me dire : Lucie, nous n'avons plus de fortune !... Est-ce ta faute ?

DIDIER.

Oh ! non !

LUCIE.

Eh bien ! maintenant, Paul, laisse-moi t'interroger, afin que je puisse te soutenir, te défendre au besoin. Veux-tu compter avec moi, dis ?

DIDIER.

Le compte ne sera pas long, Lucie... nous n'avons plus rien !

LUCIE, après un silence.

Ces quatre cent mille francs, héritage de M. de Villeneuve, le parrain de notre fille, cet argent auquel tu n'avais jamais voulu toucher, le regardant comme la dot de Pauline...

DIDIER.

Mon Dieu ! veux-tu le savoir, Lucie ?

LUCIE.

Je veux tout savoir.

DIDIER.

Cet argent est le seul qui puisse nous sauver aujourd'hui. Cette usine, entreprise sous la raison Didier et Martin, et détruite il y a un an, par l'inondation du Furens, qui a été le signal de ma ruine et de celle de mon pauvre associé; cette usine nous coûte à l'heure qu'il est, un million trois cent cinquante mille francs!... Martin et moi, nous avons payé un million en demandant un an pour compléter le paiement. Martin nous a quittés, s'est exilé, en me disant : Je pars pour les Indes, j'ai là-bas de nombreux amis, et avec mon courage, mon activité, mon intelligence, dans un an je rapporterai une fortune ou le diable m'emportera. L'année s'est écoulée, Martin n'a plus reparu... c'est que Martin n'a pas d'argent... et moi...

LUCIE.

Toi, tu n'as plus que la dot de ta fille?

DIDIER.

Oui.

LUCIE.

Et les créanciers n'attendront pas davantage?...

DIDIER.

Non.

LUCIE, après un silence.

Ne faut-il pas ma signature pour toucher cet argent?...

DIDIER.

Oui.

LUCIE, tirant un papier de sa robe.

La voici.

DIDIER.

Comment!

LUCIE.

Je savais tes affaires aussi bien que toi, Didier, il faut payer.

DIDIER.

Mais, Pauline...

LUCIE, souriant.

Lorsqu'elle sera grande, Didier, nous lui aurons rendu sa dot... et si nous ne le pouvions pas... je dirais alors à ma fille : Il s'agissait du nom, de l'honneur de ton père, c'est-à-dire de ton nom, de ton honneur à toi-même... Cette dot-là était plus précieuse que l'autre, c'est pourquoi nous n'avons pas hésité à te la conserver au prix d'une fortune.

DIDIER, la serrant dans ses bras.

Oh! merci! merci! car tu ne sais pas quelles tortures on éprouve à se dire : J'ai été honnête homme toute ma vie, et demain... demain, je serai déshonoré!... Merci, Lucie, merci... tu es un ange, vois-tu!

LUCIE, sonnant.

Il faut envoyer immédiatement l'ordre de payer, de tout payer intégralement, sans réserves aucunes...

DIDIER, signe le papier, le met sous enveloppe, et le remet à la domestique qui entre.

Faites porter cette lettre sur-le-champ à M. de Sarzanne, mon banquier. (La domestique sort.)

LUCIE, vivement.

Sarzanne?... il est...

DIDIER.

Mon banquier depuis six mois. Allons, à partir de ce jour, Lucie, devant Dieu, je dois quatre cent mille francs à ma fille, et ces créanciers-là, ça ne s'oublie pas.

LUCIE, à part.

Sarzanne!... (Bruit de voix au dehors.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, effaré.

Madame, il y a là un monsieur qui veut entrer et qui ne veut pas dire son nom.

DIDIER.

Qu'est-ce que vous dites?

LE DOMESTIQUE.

Le voilà!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARTIN, ALICE, puis CHAMPAGNE.

DIDIER.

Que signifie?...

MARTIN, entrant.

Ça signifie que c'est nous, parbleu!

DIDIER.

Martin! (Ils s'embrassent.)

LUCIE, s'élançant vers Alice.

Alice!

ALICE, l'embrassant *.

Chère Lucie!...

MARTIN, quittant Didier et allant vers Lucie **.

Chassez-croisez!... (Repoussant Alice.) Pardon, ma femme!... (A Lucie.) Vous permettez?... (Il embrasse Lucie, Didier embrasse Alice **.) Ah! ça fait du bien!... (Revenant à Didier.) Encore, mon vieux Didier! (Il l'embrasse.)

* Lucie, Alice, Martin, Didier.
** Lucie, Martin, Alice, Didier.
*** Lucie, Alice, Martin, Didier.

LUCIE.

Comment! c'est vous, dont nous parlions il n'y a qu'un instant.

DIDIER.

Arriver ainsi à l'improviste! sans prévenir!

MARTIN.

Est-ce que la surprise ne t'est pas agréable?

DIDIER.

Oh! si... si, je te le jure! Avant tout, Martin, reviens-tu content de ton voyage?...

MARTIN.

Enchanté! ma fortune est faite!

DIDIER, à part, joyeux.

Sa fortune est faite!

MARTIN.

Je t'aurais bien écrit à mon retour, pour vous annoncer ma visite; mais une chose m'en a empêché.

LUCIE.

Laquelle, donc?

MARTIN.

C'est que mon arrivée ne s'est effectuée qu'hier, et qu'alors il aurait fallu que j'apportasse ma lettre moi-même.

DIDIER.

Pourquoi?

MARTIN.

Comment pourquoi?... quel jour sommes-nous donc aujourd'hui?...

ALICE.

Le 20 août.

MARTIN.

Le jour de Sainte-Lucie.

LUCIE.

Ma fête!

DIDIER, se frappant le front.

Ah! mon Dieu! moi qui l'avais oublié!

MARTIN.

Oui, mais nous!... (Appelant.) Champagne! Champagne!... c'est mon groom!... Champagne! il s'appelle Blésimard, mais j'ai préféré Champagne... ça fait mieux... Allons donc, paresseux!

CHAMPAGNE, entrant chargé de caisses et de fleurs.

Voilà, voilà, Monsieur... c'est que c'est joliment lourd!

MARTIN.

Fainéant *!

CHAMPAGNE, à Didier.

Ah! Monsieur... j'en appelle à Madame... j'apporte ça des Indes... pas les fleurs... les fleurs viennent de chez madame Prévost, à Paris... c'est joliment cher... quarante-cinq francs!

* Lucie, Alice, Didier, Champagne, Martin.

MARTIN.

Imbécile !

CHAMPAGNE, à Martin.

Ce n'est pas ma faute, Monsieur, j'ai joliment marchandé... (Pendant ce temps, Lucie et Alice ont ouvert les caisses.)

LUCIE, s'extasiant.

Mais ce sont des folies !...

CHAMPAGNE.

Je l'ai toujours pensé, Madame.

MARTIN.

Allons, c'est bien; va-t'en *.

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur; seulement je ferai remarquer à Monsieur, que j'ai joliment faim.

DIDIER, riant.

Il est drôle, ton domestique.

MARTIN.

Oui, il est assez stupide.

CHAMPAGNE, à Didier.

Si Monsieur voulait m'indiquer l'office... Ce n'est pas la peine que Monsieur se dérange, je trouverai...

DIDIER.

Parbleu ! descends et fais-toi donner ce que tu voudras. Tu diras en même temps qu'on nous serve à déjeuner.

MARTIN.

Mais nous n'avons besoin de rien.

CHAMPAGNE.

Oh ! Monsieur, je vous assure que si... même que Monsieur et Madame ont joliment bâillé depuis Paris...

MARTIN.

Allons, c'est bien, va, mal élevé... je finirai par te chasser.

CHAMPAGNE.

Oh ! qu'il n'y a pas de risque... ma marraine ne le souffrirait pas ! Je vas à l'office. (Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins CHAMPAGNE.

DIDIER, à part **.

Avoir oublié la fête de ma femme, c'est impardonnable !... c'est la première fois... depuis six ans.

LUCIE, qui, aidée d'Alice, s'est parée des cadeaux.

Mais c'est magnifique !... Regarde donc, Didier, ces coraux, ce cachemire...

* Alice, Lucie, Didier, Champagne, Martin.
** Alice, Lucie, Martin, Didier.

MARTIN *.

Il arrive en droite ligne de sa ville natale... Oh! j'ai bien autre chose encore! j'ai des plumes admirables, des oiseaux empaillés, un tigre!... je ramène un tigre... empaillé aussi... enfin, une collection complète de produits du pays... rien n'y manque.

DIDIER, voyant Champagne et la servante apporter la table.

Déjeunons d'abord... ensuite tu nous raconteras tes voyages.

MARTIN.

Volontiers.

CHAMPAGNE, bas à Martin **.

Monsieur, je crois que je ne serai pas trop mal ici... Le vin est potable, la maison paraît assez confortable. (A part.) Et la petite bonne aussi.

ALICE.

Champagne!

CHAMPAGNE.

Plaît-il, marraine?

ALICE.

Portez tout cela dans la chambre de Madame.

CHAMPAGNE.

Oui, marraine. (Il prend les paquets et suit la bonne qui lui montre le chemin.)

LUCIE, à Alice.

Ton domestique est ton filleul?

ALICE.

Oui, un pauvre enfant que j'ai retrouvé là-bas, orphelin et dans la misère.

MARTIN.

C'est égal... il ne devrait pas t'appeler comme ça marraine à chaque instant... ça ne fait pas bien.

DIDIER.

Allons, allons!... déjeunons. (Ils se mettent à table ***.)

MARTIN.

Ma foi, volontiers... je crois décidément que Champagne avait raison... je meurs de faim... Mes enfants, vous saurez d'abord que... mais après ça... Voyons, est-ce que tu tiens beaucoup à ce que je te raconte ma traversée?

DIDIER, riant.

Ma foi, non...

MARTIN.

Eh bien! tant mieux! car je t'avouerai qu'elle a été d'une monotonie affreuse. Je suis resté pendant trois mois couché sur le ventre, dans ma cabine, en proie à ce qu'on appelle vulgai-

* Alice, Martin, Lucie, Didier.

** Alice, Lucie, Didier, Champagne, Martin.

*** Martin, Lucie, faisant face au public; Didier, Alice, tournant le dos au public.

rement le mal de mer... Tu comprends... ça m'a gêné pour jouir des points de vue... Je saute la traversée. Arrivés à Chandernagor... (A Lucie.) Mais, dites-moi, est-ce que vous désirez que je vous fasse une description de Chandernagor?

LUCIE.

Ce n'est pas la peine.

MARTIN.

Ah!... ça m'oblige... car je vous avouerai qu'à peine avais-je mis le pied dans la ville, crac! je fus serré par la fièvre. Je suis resté pendant quatre mois couché sur le dos. Ça m'a encore gêné pour me faire une idée exacte des monuments... ils sont du reste de la plus grande rareté. On ne m'en a montré qu'un... le palais du gouverneur... Tu as dû voir ça en te promenant à Saint-Ouen... une cabane à friture... Je saute donc Chandernagor. Une fois sur pieds... Ah! je vais vous raconter mon séjour.

DIDIER, avec impatience.

Oui, oui, voyons!

MARTIN.

Une fois sur pieds, je me suis occupé de la grande affaire... Ah! mon ami, quel pays pour ceux qui ont soif de faire fortune!... Une balle de coton vaut quarante sous, et une chemise toute faite trente-huit francs!... Tiens, tu vois bien ce gilet-là?... il me coûte quatre-vingts francs; c'est magnifique! Ma femme a dépensé dix-huit cents francs le premier mois de son installation. Il est vrai qu'elle est allée dix-sept fois au bal.

ALICE.

Ah! oui... parlons-en... des bals bien amusants!... où une demi-douzaine de négrillons soufflent dans des pipeaux, tapent sur de petits morceaux de bois et frappent sur un vieux chaudron...

MARTIN.

C'est admirable!... mais c'est égal, je passe mon séjour.

DIDIER, inquiet.

Comment!... Eh bien, et les affaires? en huit mois tu n'as rien trouvé?

MARTIN, riant.

Si... j'ai trouvé qu'en huit mois j'avais mangé le reste des écus arrachés à l'inondation du Fureus... Il n'était que temps de revenir!... je saute la retraversée, pour les mêmes causes, et arrivé à Brest, je m'écrie : O France!... pays de progrès, pays aux larges idées!... J'avais à peine prononcé ces mots patriotiques, lorsqu'il m'en vint une... une idée!... je tenais ma fortune!

DIDIER.

Qu'est-ce donc?

MARTIN.

Les balles de coton valent ici trente-huit francs, et les chemises quarante sous!... comprends-tu?

DIDIER.

Pas encore.

MARTIN.

Tu ne comprends pas que j'achète ici trois cents chemises (soit six cents francs), qui, expédiées là-bas, me rapportent cinq mille sept cents balles de coton, lesquelles me donnent deux cent seize mille chemises, et toujours comme ça.

DIDIER.

Je comprends... je comprends! c'est magnifique!

MARTIN.

C'est superbe! Seulement je me demande pourquoi faire j'ai été à Chandernagor? je n'avais qu'à rester à Brest! Enfin, je ne me plains pas... Passe-moi du poulet.

ALICE.

Qu'as-tu donc, Lucie?

LUCIE, souriant.

Moi? rien!

ALICE.

Ne trouves-tu pas l'idée de mon mari très-bonne?

LUCIE.

Si... excellente... Seulement, je crois qu'il faudrait des fonds pour opérer sur une grande échelle...

MARTIN, à Didier.

De l'argent! sans doute... et j'ai compté sur toi, mon gaillard!... je suis sûr que tu as refait fortune depuis un an...

DIDIER.

Ah! mon vieux Martin!... tu as un heureux caractère! dans la prospérité comme dans l'adversité tu es toujours gai, content... Tu es heureux, Martin, tu es bien heureux!...

MARTIN.

C'est vrai!... mais grâce à qui? grâce à ma femme!... Quand elle me voit triste, ce qui est rare; mon loulou, me dit-elle... (elle m'appelle son loulou dans l'intimité.) je vous défends d'être triste! A quoi ça sert-il, la tristesse?... nous sommes jeunes... (elle parle pour elle), nous n'avons pas de famille... pas d'enfants... (Lucie cache sa tête dans ses mains.) Eh bien!... à la grâce de Dieu!...

ALICE, allant vers Lucie.

Ah! Martin! vous êtes un égoïste!

MARTIN, ému, embarrassé.

Lucie!... Paul... est-ce que... de nouveaux malheurs seraient arrivés? est-ce que vous seriez... (Lucie se lève et va s'asseoir avec Alice sur le canapé à gauche; les deux hommes restent assis près de la table *.

DIDIER.

Perdus, Martin, perdus!... tu n'as su que la moitié du désastre. Les bâtiments de notre usine avaient dépassé les capitaux

* Lucie, Alice, Martin, Didier.

versés par nous. Les comptes faits, trois mois après ton départ, je devais encore trois cent cinquante mille francs.

MARTIN, bondissant.

Trois cent cinquante mille francs!... bon Dieu!... et où les as-tu pris?

DIDIER.

C'était la dot de notre fille.

MARTIN, repoussant son assiette.

Ah! c'est affreux!... et j'ai pu manger!... j'ai pu plaisanter!... Didier, pardonne-moi de n'avoir pas d'argent!..

DIDIER.

Te pardonner!... ne m'avais-tu pas confié tout ce que tu possédais... et quand je t'ai écrit que tout était perdu, m'as-tu fait un reproche?

MARTIN.

Et dire que c'est ce mauvais sujet, ce fou, ce damné de Sarzanne qui nous a conseillé d'établir une usine sur le Furens. Ah!... si j'avais des reproches à faire, c'est à lui que je les adresserais... c'est lui qui doit avoir des remords!... A propos, qu'est-il devenu?... Je parie que pour se punir il aura, lui aussi, jeté son dernier écu à sa dernière maîtresse, et à l'heure qu'il est..

DIDIER.

Il est millionnaire.

MARTIN.

Millionnaire!...

DIDIER.

A la tête d'une de nos premières maisons.

MARTIN.

Comment ça, mon Dieu!

DIDIER.

Son grand-oncle est mort en lui laissant une fortune considérable. Tiens! c'est lui qui vient d'être chargé par moi de payer les créanciers.

MARTIN, se levant *.

Mais le malheureux! ces créanciers-là sont presque les siens!... (On enlève la table.)

DIDIER, se levant.

Tu es injuste, Martin... son intention était bonne en nous donnant ce conseil... il s'est trompé. D'ailleurs, ne parlons plus du passé, cela ne réparerait rien... Et puisque te voilà de retour, eh bien! nous chercherons ensemble les moyens de nous refaire, et nous y parviendrons, grâce à notre volonté... grâce à ces deux petites femmes-là, qui nous éclaireront de leurs conseils, nous soutiendront de leur amitié.

* Lucie, Alice, Didier, Martin.

MARTIN.

Morbleu! c'est dit!

DIDIER.

J'ai une idée que je te communiquerai *.

MARTIN.

Bravo! Ah! çà, est-ce que vous habitez définitivement ici?

DIDIER.

Non, dans quinze jours nous retournons à Paris.

MARTIN.

Eh bien, tant mieux! nous partirons ensemble... D'ici-là, je m'occuperai de nous trouver un appartement, car nous allons reprendre la vie en commun, n'est-ce pas, comme par le passé?

DIDIER.

J'y compte bien!

MARTIN.

Ah! çà, tu ne me dis pas comment tu trouves ma femme?

DIDIER.

Mais charmante... comme toujours.

MARTIN.

Tu ne trouves pas que le soleil d'Orient l'ait changée?

ALICE **.

Didier, je vous en prie, trouvez-moi embellie, si vous ne voulez pas m'attirer des désagréments dans mon ménage.

LUCIE.

Comment?

ALICE.

Ah! c'est que c'est un drôle de corps que monsieur Martin. Figure-toi, ma chère, que plus on me fait la cour, plus il m'aime. Quand pour mon malheur on ne fait pas attention à moi, il semble que je n'existe plus pour Monsieur.

MARTIN.

Ah! tu exagères!

ALICE.

Du tout!

MARTIN.

Eh bien, après, quand ce serait vrai? Voyons, est-ce qu'il n'est pas bien naturel d'aimer à voir briller sa femme? Quand je la vois entourée d'adorateurs, je me dis : allez, allez, mes enfants... posez... arrondissez les bras, mettez la bouche en cœur, faites la roue, soupirez, chantez, pleurez; ça me va, ça m'amuse, je suis content... Cette petite femme-là pour laquelle vous vous donnez tant de mal, c'est à moi, c'est mon bien, que vous m'enviez, c'est mon trésor... vous voudriez me le voler... eh bien, tâchez***!.. Et ça me remue, ça m'excite... Aussi, quand je pense que voilà un an que j'habite Chandernagor! des gens Inca-

* Lucie, Alice, Martin, Didier.
** Lucie, Martin, Alice, Didier.
*** Lucie, Alice, Martin, Didier.

pables d'apprécier l'élégance, l'esprit, la grâce, la... Ah! mon ami!... il était temps que je revinsse à Paris... il me semblait que j'étais veuf. Regarde-nous, mon cher : nous sommes mis à la mode de Chandernagor. — Heureusement que tu ne reçois personne.

DIDIER.

Non, personne. (Bas.) Dis-donc, tiens compagnie à ces dames, pendant que je vais aller chercher un bout de cadeau pour ma femme.

MARTIN, bas.

C'est ça! (On entend le roulement d'une voiture.) Qu'est-ce que j'entends?

DIDIER, à la fenêtre.

Je ne me trompe pas... c'est Sarzanne.

LUCIE, à part.

Sarzanne!

MARTIN.

Sarzanne! (A part.) Ma femme est déshonorée s'il la voit dans cet accoutrement. (A Didier.) Et toi qui me dis que tu ne reçois personne!

DIDIER.

C'est la première fois qu'il vient depuis que nous sommes ici... Ah! je suis content de le voir... je croyais qu'il nous boudait.

MARTIN.

Si seulement Alice avait sa robe chamois. (On entend rire dans la pièce voisine.)

LA DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Sarzanne!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SARZANNE *.

SARZANNE, entrant en riant.

Ah! ah! ah! charmant!... adorable!... le ravissant domestique!

DIDIER.

Qu'avez-vous donc?

SARZANNE **.

Ah! laissez-moi d'abord vous serrer la main, mon cher ami... il y a bien longtemps que je n'ai eu ce plaisir. (A Lucie.) Madame, permettez-moi de vous présenter mes salutations.

LUCIE, froidement.

Monsieur!...

DIDIER.

Mon cher Sarzanne, je suis bien enchanté de vous revoir. Pourquoi donc être resté si longtemps sans venir.

* Alice, Martin, Lucie, Sarzanne, Didier.
** Lucie, Alice, Martin, Sarzanne, Didier.

SARZANNE, regardant Lucie.

Je subissais un arrêt... bien rigoureux... (A part.) mais non pas sans appel.

DIDIER.

Que voulez-vous dire?

MARTIN. Alice au fond, à gauche.

Va donc mettre ta robe chamois.

SARZANNE, apercevant Martin qui descend.

Eh! c'est ce cher monsieur Martin!... Vous êtes donc revenu de Chandernagor, mon cher monsieur Martin?

MARTIN.

Depuis hier. (Il fait des signes à sa femme, qui sort.)

SARZANNE.

Êtes-vous content de votre voyage?

MARTIN.

Ma foi... franchement, je n'ai pas à m'en louer.

SARZANNE, à part.

Allons, tant mieux!

MARTIN.

Quant à vous, Didier me disait à l'instant même... que...

SARZANNE.

Ne parlons pas de moi... je suis riche... très-riche... Et votre charmante femme? vous nous l'avez ramenée sans doute, plus séduisante que jamais? Les bals étaient tristes sans elle, la reine du bon goût.

MARTIN, flatté.

Trop aimable!

DIDIER *.

Vous me permettez de vous quitter quelques instants, n'est-ce pas? Dans dix minutes je reviens.

SARZANNE.

Non pas... dans dix minutes je serai parti et je n'ai qu'un mot à vous dire.

DIDIER.

Parlez **.

SARZANNE.

Vous m'avez envoyé ce matin l'ordre de payer vos créanciers, avec l'argent que vous m'aviez chargé de placer sur la tête de votre fille. Je viens franchement à vous, mon cher Didier, vous dire que cet ordre m'a vivement ému, je dirais presque, m'a serré le cœur... si je ne possédais la réputation de ne pas en avoir. — J'ai au moins de la mémoire... et je me souviens que c'est à mon instigation que vous vous êtes lancé dans cette déplorable entreprise... si ce n'était l'amitié, ce serait donc le devoir qui m'imposerait l'obligation de vous dire: Reprenez cet ordre, Didier, et puisez dans ma caisse comme si c'était la vôtre.

* Lucie, Didier, Martin, Sarzanne.
** Lucie, Martin, Sarzanne, Didier.

DIDIER, lui prenant la main.

Sarzanne!...

MARTIN.

Ah! par exemple, voilà un trait! Qu'on vienne me dire que vous êtes un fat, un mauvais sujet, un être sans cœur et sans âme.... on verra, on verra ce que je répondrai.

SARZANNE.

Laissez parler le monde, mon cher monsieur Martin... et vous, acceptez, Didier! (Didier fait un mouvement. Lucie qui a pris une broderie dès l'entrée de Sarzanne, relève la tête sans quitter son travail.)

LUCIE.

Didier!...

DIDIER.

Mon enfant *?

LUCIE.

Est-ce que monsieur de Sarzanne ne vous offre pas de vous prêter de l'argent?

DIDIER.

Oui, et d'une manière que je n'oublierai jamais.

LUCIE.

Eh bien! remerciez-le pour moi aussi, et dites-lui bien que si nous n'acceptons pas... nous ne lui en garderons pas moins une grande reconnaissance.

DIDIER.

Ah!... tu crois que...

MARTIN, bas, à Lucie **.

Mais vous avez tort!

LUCIE, se levant.

Merci, monsieur de Sarzanne, merci... mon mari et moi, sommes touchés de votre offre... mais vous le concevez, si nous l'acceptions, nous n'aurions fait que changer de créancier, et, tôt ou tard, il nous faudrait toujours disposer de ces quatre cent mille francs. Nous ne parlerons donc plus de cette offre, que pour vous en témoigner notre gratitude. (Sarzanne s'incline. Lucie reprend sa broderie. Didier et Martin se regardent un peu embarrassés.)

DIDIER.

Eh bien! alors... l'affaire...

MARTIN.

Est arrangée.

DIDIER.

Je... je sors... Mais dites-moi, Sarzanne, vous parliez de partir... je ne souffrirai pas que vous vous en alliez sans avoir dîné avec nous.

SARZANNE.

je craindrais d'être...

* Martin, Lucie, Didier, Sarzanne.
** Martin, Lucie, Didier, Sarzanne.

DIDIER.

Allons donc! n'est-ce pas, chère amie?

LUCIE.

Pourtant, si monsieur de Sarzanne a des affaires...

DIDIER, riant.

Ah çà! mais, ma parole d'honneur... on dirait que tu le mets à la porte.

LUCIE.

Moi!... par exemple! (A Sarzanne.) Monsieur de Sarzanne, si vous voulez bien accepter l'invitation... de mon mari?

SARZANNE, à part.

Ah! c'en est trop!... je reste! (Haut.) En vérité, Madame, il me serait impossible de résister à tant d'instances...

MARTIN, à part.

Comme j'ai bien fait d'envoyer ma femme mettre sa robe chamois!

DIDIER.

Eh bien!... je vous laisse... à tout à l'heure, Lucie. (Bas.) Ma foi, tu as peut-être bien fait... moi... j'allais accepter... (Haut.) A revoir, Sarzanne... Martin va vous tenir compagnie.

SARZANNE, à part.

Pas longtemps, je l'espère! (Didier sort.)

SCÈNE VII.

LUCIE, MARTIN, SARZANNE *.

(Lucie brode avec activité. Sarzanne s'assied et garde le silence. Martin embarrassé fourre ses doigts dans les creux de son fauteuil.)

MARTIN.

Tout à l'heure, en entrant, vous riiez aux éclats, cher monsieur de Sarzanne... d'où venait donc votre hilarité?

SARZANNE.

D'une espèce de domestique qui voulait à toute force annoncer M. de Sarbacanne.

MARTIN.

Ah!... c'est Champagne, mon laquais.

SARZANNE.

Permettez moi de vous en faire mon compliment. Vous devriez me le céder... il m'amuserait.

MARTIN.

Oh!... ma femme y tient beaucoup.

SARZANNE.

N'en parlons plus. Mais où donc est-elle votre femme? je ne l'ai pas vue...

MARTIN.

Elle achève sa toilette... elle est entrain de passer une robe chamois, de toute beauté.

* Lucie, Martin, Sarzanne.

SARZANNE.

Chamois!... c'est une assez jolie couleur... ça faisait fureur il y a un an...

MARTIN.

Il y a... et maintenant?

SARZANNE.

Oh! maintenant, il n'y a plus que le bleu.

MARTIN, à part.

Et justement Alice a une robe bleue!.... (Silence.) Excusez-moi... je reviens... j'ai oublié de... (A part.) Allons dire à ma femme de mettre sa robe bleue. (Haut.) Ne vous impatientez pas, je suis à vous.

LUCIE.

Mais...

MARTIN.

Cinq minutes!... rien que cinq minutes! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LUCIE, SARZANNE.

SARZANNE, qui n'abandonne jamais pendant cette scène le ton de la raillerie *.

Savez-vous bien, Madame, que vous êtes impitoyable pour moi?

LUCIE, voulant se lever.

Monsieur...

SARZANNE.

Vous avez vraiment tort de ne pas vouloir m'entendre, Madame.

LUCIE.

Je vous avais dit, Monsieur, qu'il me serait pénible de vous recevoir à l'avenir, et je m'étonne que vous ayez oublié...

SARZANNE.

Je n'ai rien oublié, Madame.

LUCIE.

Pourquoi donc revenir, alors? Ne suis-je pas exempte de tout reproche? Ai-je rien fait pour mériter vos outrages?

SARZANNE.

Quoi! vous appelez outrage, l'expression de l'amour le plus vrai, le plus sincère...

LUCIE **.

Encore... mais si cela était, en voyant le chagrin que me causent vos paroles, au premier mot vous auriez gardé le silence. Si vous m'aimiez, vous chercheriez à être estimé de moi, et vous n'oublieriez jamais que mon mari est celui que vous appelez votre ami.

* Lucie, Sarzanne.
** Sarzanne, Lucie.

SARZANNE.

Lui! mon ami!... vous oubliez donc vous-même que je vous aimais avant qu'il vous connut! Si j'ai été dédaigné par vous, c'est pour lui... si depuis sept années vous m'écrasez de votre mépris, c'est encore pour lui, toujours pour lui... Prenez garde, Lucie, prenez garde!... Tenez, il y a des moments où mon amour se change en fureur, où il me semble que je vous hais aussi... mais je m'égare!... parlons froidement.

LUCIE.

Non, non... j'aime mieux vous voir ainsi, tel que vous êtes... un de ces hommes à bonnes fortunes, honteux d'avoir rencontré par hasard une femme qu'ils n'aient pu mépriser comme les autres. J'aime mieux voir votre orgueil se révolter contre mon dédain... cela me confirme dans mon opinion : monsieur de Sarzanne, vous n'avez pas de cœur!... Il y a un an, vous avez voulu me compromettre... heureusement que j'ai eu le courage de vous dire en face que je vous connaissais... Ah! vous ne me l'avez pas pardonné!... Et tout à l'heure encore, si j'ai refusé vos offres de services, c'est que j'en comprenais la portée... Mon mari, votre débiteur!... Ah! Monsieur, pour un homme d'esprit, le tour est maladroit, et je m'étonnerais qu'il vint de vous, s'il n'était aussi bas!

SARZANNE.

Assez... Ce n'est pourtant pas ainsi que j'aurais voulu vous voir, Lucie... car, en vérité, si un seul mot d'espoir m'avait été donné, votre mari aurait encore une chance d'échapper au déshonneur.

LUCIE.

Que voulez-vous dire?

SARZANNE.

Du moins, vous me rendrez cette justice d'avouer que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour le sauver.

LUCIE.

Expliquez-vous, Monsieur... Le déshonneur de mon mari! par exemple!... Savez-vous que vous parlez de Paul Didier, le plus honnête homme qui soit au monde.

SARZANNE, s'asseyant.

Madame, Paul Didier sera demain, si je le veux, sur les bancs de la cour d'assises.

LUCIE, haussant les épaules.

Ah! vous êtes insensé!... si vous croyez m'effrayer!... Cet argent dont il vient de dépouiller jusqu'à son enfant, prouve assez que Paul Didier tient avant tout à cet honneur dont vous semblez faire si bon marché!

SARZANNE.

Et si cet argent ne lui appartenait pas!

LUCIE.

Que dites-vous?

SARZANNE.

S'il n'avait pu en disposer qu'en violant un dépôt sacré?...

LUCIE, après un silence et se dirigeant vers la porte à gauche *.

En vérité, je ne sais pourquoi je vous réponds.

SARZANNE.

Cet argent, Madame, faisait partie de la fortune de M. de Villeneuve.

LUCIE, revenant.

C'est vrai. M. de Villeneuve, partant pour un voyage, confia un jour à mon mari une somme de quatre cent mille francs, et Didier lui remit en échange un billet portant ces mots: « Je re- « connais avoir reçu de M. de Villeneuve quatre cent mille francs « en dépôt. » Mais quand ma fille vint au monde, M. de Villeneuve, son parrain, alors à son lit de mort, appela mon mari et lui dit: Paul j'anéantis ton reçu... ces quatre cent mille francs sont à toi... Voilà, Monsieur, comment cet argent appartenait à mon mari; voilà comment ce reçu a cessé d'exister.

SARZANNE, tirant de sa poche un papier.

Ce reçu, Madame, le voici!

LUCIE.

Le voici!

SARZANNE.

Ce que vous venez de me raconter, m'explique à présent pourquoi M. de Villeneuve dit un jour à un sien neveu, assez mauvais sujet, du reste, qui était venu recevoir ses derniers soupirs, de chercher parmi ses papiers pour lui remettre celui-ci. Il voulait apparemment le déchirer, comme il l'avait promis à ce pauvre Didier; mais... impossible de remettre la main sur ce maudit reçu: impossible aussi d'écrire quoi que ce soit pour reconnaître qu'on ne lui devait plus rien, car la mort ne lui en laissa pas le temps. Mais vous, Madame, vous vous expliquerez peut-être pourquoi ce papier précieux ne put se retrouver, quand vous saurez que ce neveu... c'était moi!

LUCIE.

Vous! en effet!... je comprends tout... vous étiez l'héritier de M. de Villeneuve, et, ce reçu existant, vous y gagniez 400,000 fr. Vous vouliez être le créancier de mon mari.... et maintenant, muni de cette preuve, vous allez réclamer...

SARZANNE.

Non, Madame. Si l'avidité m'eut poussé, je n'aurais pas attendu pour réclamer que votre mari fût ruiné...

LUCIE.

Que voulez-vous donc alors? (Silence de Sarzanne.) Voyons, monsieur de Sarzanne... C'est un jeu, n'est-ce pas?... Vous voulez me faire peur... (Silence de Sarzanne.) J'ai été fière, hautaine avec vous; j'aurais dû prendre vos paroles comme un enfantillage... vous voulez m'en punir! Mais enfin, vous savez bien que Didier

* Lucie, Sarzanne.

est le plus honnête homme de la terre; (Silence de Sarzanne.) Oh! vous allez me rendre ce reçu... en disant à Didier : Ah! j'ai bien ri tout à l'heure!... j'ai fait peur à votre femme... je lui ai parlé de cours d'assises... de... mais répondez-moi donc, Monsieur; répondez-moi donc!...

SARZANNE, impassible.

Que voulez-vous que je vous réponde?... Tout cela est sérieux. Depuis un an, j'attends impatiemment cet ordre que Didier m'a envoyé ce matin. Depuis ce matin on paie les créanciers; ce soir il ne restera plus rien des 400,000 francs... et dans huit jours, on saura que cet argent n'appartenait pas à Paul Didier. Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas, Madame, qu'il ne s'agit plus d'une dette, ni d'une faillite, mais d'un vol.

LUCIE.

Monsieur!

SARZANNE.

Mais vous devez être flattée! il me semble que c'est estimer assez haut votre amour que de se venger ainsi de votre mépris.

LUCIE, suppliante.

Oh! non, Monsieur, non... vous ne ferez pas cela... Vous commettriez un mensonge, un crime infâme! J'ai été dure avec vous, injuste, c'est possible... Je vous en demande pardon à genoux... Vous ne perdrez pas un innocent!

SARZANNE, à demi voix.

D'un mot vous pouvez le sauver.

LUCIE, indignée.

Oh! vous me faites horreur!

SARZANNE, se levant.

Allons, c'est vous qui l'aurez voulu!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DIDIER.*

DIDIER, entrant un petit bouquet à la main.

Ouf! ai-je couru! ma chère petite femme, ce n'est pas ma faute... mais j'avais oublié... le jour de ta fête... Il a fallu que je fusse bien tourmenté pour cela... Je viens de courir tout le pays... rien... rien de digne de toi. Je m'en revenais tout penaud, lorsque dans le jardin j'ai aperçu ces violettes... je te les apporte, et... mon Dieu! qu'as-tu donc?... comme tu es pâle!...

LUCIE.

Moi?

SARZANNE.

C'est une nouvelle dont je faisais part à Madame et qui l'a

* Sarzanne, Lucie, Didier.

beaucoup émue... On prétend qu'Alix, le banquier, vient de sauter et qu'il s'est sauvé à l'étranger. Est-ce que vous aviez des fonds chez lui?

DIDIER.

Ma foi, non... Et il s'est sauvé?

SARZANNE.

N'est-ce pas ce qu'il avait de mieux à faire?

DIDIER.

Après une faillite!

SARZANNE.

La faillite est quelquefois le résultat d'affreux malheurs...

DIDIER.

Soit... Mais quand on a l'alternative entre la fuite et la mort, on ne se sauve pas, on se tue! (Lucie pousse un cri étouffé et se jette dans les bras de son mari.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARTIN.

MARTIN*.

Ah! je vous annonce ma femme!

SARZANNE, gaiement.

Oui? Eh bien! faites-lui mille compliments de ma part. Une affaire indispensable et que j'avais oubliée me force à repartir tout de suite. Madame...

MARTIN, à part.

C'était bien la peine de lui faire mettre sa robe bleue.

(Le rideau tombe.)

DEUXIÈME ACTE.

Un salon chez Didier et Martin à Paris; au fond, second salon. Les préparatifs d'une fête. Au premier plan, une psyché; à gauche, un divan. Porte au fond, portes latérales, chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, MARTIN**. (Didier, assis la tête entre ses mains semble réfléchir. Martin, au fond, donne ses ordres aux domestiques.)

MARTIN.

C'est cela... des fleurs partout... des lumières à profusion... des tables de jeu dans le petit boudoir... (En descendant.) ça sera

* Didier, Martin.
** Martin, Didier.

superbe! Alice sera éblouissante!... (A Didier.) As-tu vu sa toilette!... hein, quel goût!... quelle fraîcheur!... j'ai été quatre fois chez la couturière depuis ce matin!... Une robe rose avec des poufs garnis de dentelles, avec des garnitures à la vieille en malines. La coiffure sort de chez Batton!... tous les jeunes gens vont en perdre la tête!... (Il s'arrête, regarde Didier avec commisération et hausse les épaules.) Tiens, veux-tu que je te dise, Didier, tu es stupide!

DIDIER, sortant de sa rêverie.

Ah!... tu trouves... c'est bien possible!

MARTIN.

C'est certain! comment! depuis six mois tout nous réussit : les choses, les événements, semblent se donner la main pour nous ramener sur le chemin de la fortune. Nous n'avions pas un sou, et aujourd'hui nous voilà en train d'être riches... Déjà tu as changé ta maison du Coudray pour une maison à Paris... ton âne est devenu cheval... Nos amis qui nous faisaient la grimace nous prodiguent leurs plus doux sourires... Alice, qui était tant soit peu délaissée, a une nouvelle cour d'adorateurs!... et tu es triste!.. tu es soucieux! En vérité, je n'y comprends rien! mais, morbleu! je te répéterai si souvent que tu es l'homme le plus heureux de la terre, qu'il faudra bien que tu sois gai!

DIDIER.

Heureux!... heureux!... eh bien! non, Martin, je ne suis pas heureux!

MARTIN.

Tu es fou!

DIDIER.

Tu me parles du temps où j'étais ruiné, sans amis... eh bien! ce temps, j'en suis venu à le regretter, Martin! à envier mon sejour au Coudray... dans cette petite maison perdue au milieu des bois... Ah! c'est que là, Martin, ma femme me souriait, m'encourageait... C'est que là, Martin, ma femme!... ma femme m'aimait!

MARTIN.

Et elle ne t'aime plus?... et elle ne te sourit plus? Tiens, ne me parle pas de cela, tu me rendrais furieux!... je te dis, moi, que nul n'est plus aimé que toi!

DIDIER.

M'expliqueras-tu, alors, la tristesse, la pâleur de Lucie?... m'expliqueras-tu ces larmes qui parfois tout à coup s'échappent de ses yeux? et quand je veux l'interroger, quand je la supplie de me dire la cause de sa douleur, m'expliqueras-tu pourquoi elle me repousse?... pourquoi enfin elle me fuit?... Qu'ai-je fait?... rien... et quand elle me voit souffrir, pourquoi ces élans de tendresse réprimés aussitôt? Tiens, Martin, je ne veux plus!... je ne peux plus vivre comme ça; et j'y suis bien décidé, j'aurai avec Lucie une explication définitive... J'ai remonté ce matin le

courant de ma vie, et je n'y ai rien trouvé de blâmable! Lucie n'a donc rien à me reprocher! et d'ailleurs je suis fou!... Pauline, notre petite fille... jusqu'à elle qu'on semble moins aimer! jusqu'à elle qui pleure aussi en voyant qu'on la repousse! Oh! non... non... je saurai d'où vient la froideur de Lucie pour tout ce qui a fait jusqu'ici sa joie et son bonheur!

MARTIN, s'échauffant.

Eh bien, moi... je te le répète, tu es ridicule... insensé, méchant, cruel... c'est toi qui es cause des ennuis de ta femme!

DIDIER *.

Moi!

MARTIN, colère.

Oui, toi... toi seul, qui es devenu fantasque... ténébreux... ombrageux... Lucie fait-elle un pas? crac! tu es derrière ses talons. Lucie réfléchit-elle? crac! tu veux sonder jusqu'où va cette pensée, qui souvent erre sur les plus petites choses... ces petites choses deviennent des montagnes à tes yeux... à force de la harceler, tu lui agaces les nerfs... Les femmes, vois-tu, sont les oiseaux de la liberté! tu mets une ficelle à la patte du tien, et tu veux qu'il vole au soleil... Tu es un niais, Didier; suis mon exemple, regarde Alice! quand je l'ai épousée, elle maigrissait dans sa famille, qui était bien la famille la plus ennuyeuse de la terre! En l'épousant, je lui ai ouvert la cage! elle chante et elle engraisse!... (Tous deux s'appuyent sur la cheminée.) Je te le répète! c'est toi qui seul es cause du changement de Lucie...

DIDIER, heureux.

Vrai!... tu crois!... ah! merci, Martin... merci!... Ah! ça me fait du bien, ce que tu viens de me dire là... Oui, tu as raison... je veux que Lucie soit heureuse!... Nous avons un bal ce soir...

MARTIN.

Dans une heure, les invités seront ici... tu n'es pas habillé!... mais va donc...

DIDIER, à lui-même.

Oui... oui... c'est cela!... merci, Martin... Ah! tu m'as fait du bien!... (Il sort en courant.)

SCÈNE II.

MARTIN, puis CHAMPAGNE.

MARTIN.

Il est toqué!... je le crois jaloux!... Jaloux!... quel affreux mot!... (Il s'assied à droite.) Ma foi... il est plus à plaindre qu'à blâmer... tout le monde n'a pas mon caractère... ma raison... Ah! si les maris faisaient tous comme moi!... s'ils traitaient

* Didier, Martin.

leurs femmes avec cette confiance!... cette liberté!... mais non... ils veulent être aimés en tyrannisant!... ça me fait pitié, ma parole d'honneur. (A percevant Champagne qui passe au fond *.) Champagne!... Champagne!

CHAMPAGNE, du fond.

Je n'ai pas le temps, Monsieur, il y a déjà des invités qui sont dans le petit salon...

MARTIN.

Allons, approche, maroufle!

CHAMPAGNE, descendant.

Maroufle!... maroufle **...

MARTIN.

Écoute ici.

CHAMPAGNE, entre ses dents.

Maroufle!

MARTIN.

Qu'est-ce que tu dis?

CHAMPAGNE.

Moi je dis... je dis rien... rien... rien...

MARTIN.

Dis-moi, Champagne, combien te fais-tu de gages chez moi?

CHAMPAGNE.

Monsieur m'octroie trente francs par mois avec le blanchissage, l'habillage et l'allumage.

MARTIN.

Es-tu content?

CHAMPAGNE.

Non, Monsieur!... je vaux plus que ça... et si ça n'était les petits profits... je ne pourrais pas vivre.

MARTIN.

Qu'entends-tu par petits profits?

CHAMPAGNE.

Ce que j'entends par petits profits?

MARTIN.

Oui!

CHAMPAGNE, riant bêtement.

J'entends!... j'entends... le hasard!...

MARTIN, se frottant les mains.

Tu entends par petits profits... l'argent qu'on te donne pour savoir si ta maîtresse n'est pas trop cruelle! hein!

CHAMPAGNE, riant.

Il y a de ça, Monsieur, il y a de ça.

MARTIN, même jeu.

Combien reçois-tu pour lui remettre un poulet?

CHAMPAGNE.

Un poulet?

* Martin, Champagne.
** Champagne, Martin.

MARTIN.

Oui... un poulet !

CHAMPAGNE.

Ça dépend du bon marché, Monsieur ! il y a poulet et poulet !

MARTIN.

Imbécile... je ne te parle pas de volailles. Le mot poulet signifie... une lettre.

CHAMPAGNE.

Une lettre ?

MARTIN.

Oui, remise par un adorateur !...

CHAMPAGNE.

Ah !... bien... bien... un godelureau !

MARTIN, riant.

Juste !... un godelureau ! (A part.) Il a de l'esprit, cet imbécile.

CHAMPAGNE.

Comme qui dirait M. de Sarzanne !

MARTIN.

De Sarzanne !... de Sarzanne. (Pouffant de rire.) Comment jusqu'à lui, le roué... il s'est laissé prendre... Ah ! Alice, c'est votre plus beau fleuron !... Après ça elle est si jolie !... n'est-ce pas qu'elle est jolie ta marraine ?

CHAMPAGNE.

Ah ! oui, Monsieur. (Martin lui donne une pièce de monnaie.) Merci, monsieur.

MARTIN, très-joyeux.

Tu dis donc que M. de Sarzanne te donne de l'argent pour remettre en secret des lettres à ma femme !

CHAMPAGNE.

Dam ! Monsieur, ça a l'air de vous faire tant de plaisir, que je ne vois pas pourquoi je vous le cacherais !

MARTIN.

Et y a-t-il longtemps que ça dure ?

CHAMPAGNE, riant.

Oui, Monsieur, il y a quelque temps.

MARTIN.

Bravo !...

CHAMPAGNE.

J'ai dix francs par... poulet.

MARTIN.

C'est peu !... mais tu te retires sur la quantité.

CHAMPAGNE.

Non, Monsieur !... vous devriez bien prier ma marraine de lui répondre.

MARTIN.

Hein !

CHAMPAGNE.

Car M. de Sarzanne m'en a promis le double pour chaque réponse.

MARTIN.

Petit misérable !... ma femme reçoit des lettres mais n'en écrit pas!

CHAMPAGNE.

Dam ! Monsieur, ça lui couterait si peu et on a tant de mal à gagner sa pauvre existence. (Fausse sortie.)

MARTIN.

Eh bien ! écoute, vingt francs de moi si tu veux me remettre la première que tu recevras.

CHAMPAGNE.

Et Monsieur ne dirait rien !

MARTIN.

Absolument rien... ma femme ne le saura pas.

CHAMPAGNE, se rapprochant.

C'est convenu, Monsieur... mais Monsieur ne vendra pas la mèche ! Monsieur est trop bon pour me faire perdre mes petits profits...

MARTIN.

Oui, va... va... et sois sans crainte.

CHAMPAGNE.

Monsieur peut être sûr. (A part, en sortant.) Dix francs de M. de Sarzanne, pour remettre son poulet... dix francs de ma marraine pour le recevoir, vingt francs de Monsieur... ça fait quarante francs. (Revenant vers M. Martin.) Ah! Monsieur, vous devriez bien faire votre possible pour que madame Didier imite ma marraine... nous tacherions de nous entendre avec le mari... (Il sort vivement.)

MARTIN, riant.

Décidément, cet imbécile a beaucoup d'imagination ! (Il remonte et s'arrête au fond.) Ah !... voici Alice !... éblouissante... adorable... elle traverse le petit salon déjà rempli de jeunes gens. On l'entoure... on lui fait des compliments... comme tous ces godelureaux la regardent avec envie, avec admiration ! Oh ! Alice... comme je t'aime... comme je t'aime... elle vient de ce côté... chacun s'écarte pour lui faire passage, on s'incline avec respect... on la suit... on la dévore des yeux !... (Redescendant la scène, les mains dans ses poches.)

J'ai du bon tabac dans ma tabatière
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

* Martin, Champagne.

SCÈNE III.

MARTIN, ALICE *.

ALICE, entrant.

Oh! oh! vous êtes bien gai ce soir, monsieur Martin.

MARTIN.

Mais oui, mais oui, j'ai tout lieu d'être satisfait.

ALICE.

Comment me trouvez-vous?

MARTIN.

Coquette!... il vous faut encore les compliments de votre pauvre mari... les exclamations... les adorations des autres ne vous suffisent pas; il me semble pourtant que les murmures flatteurs ne vous ont pas manqué en traversant le petit salon.

ALICE.

Dam! il faut bien chercher à vous plaire, Monsieur!... et puisque vous ne jugez du mérite d'une femme que d'après le nombre de ses adorateurs, je fais ce que je peux pour être aimée de vous.

MARTIN **.

Et tu y parviens, Alice, tu y parviens. (Il tourne autour d'elle.) Quelle tournure, quelle taille!... quelle... attends, il y a une agrafe qui est défaite!... hein! quelles blanches épaules!... quels cheveux noirs... quel... ton bouquet est de travers!... là maintenant, parfait! (Il lui envoie un baiser. — Avec malice.) Est-ce que nous ne verrons pas M. de Sarzanne, ce soir?

ALICE.

Je ne le pense pas... M. de Sarzanne est en voyage depuis près de cinq mois, vous le savez bien!

MARTIN.

Ah!... oui... mais il écrit n'est-ce pas?

ALICE.

Je n'en sais rien.

MARTIN, à part.

Elle est discrète!... c'est charmant! (Haut.) Ah! tu n'en sais rien!

ALICE.

Non!

MARTIN, avec finesse.

Ta parole d'honneur.

ALICE.

Ma parole d'honneur!

MARTIN.

Très-bien!... (Il l'embrasse violemment.)

* Martin, Alice.
** Alice, Martin.

ALICE.

Eh bien! voulez-vous finir!

MARTIN.

Chut! je sais tout.

ALICE.

Tout, quoi?

MARTIN.

Il te fait la cour?

ALICE.

Qui?

MARTIN, l'embrassant de nouveau.

Parfait... tu es parfaite d'ingénuité!

ALICE.

Monsieur Martin, vous m'ennuyez!

MARTIN.

Et toi tu m'extasies!... Dis donc? le fais-tu bien aller?... Je donnerais cent francs pour voir une de ses lettres, ça doit être du feu... du plomb fondu... de la lave du Vésuve... Si tu veux m'en montrer une, je t'achèterai des boucles d'oreilles.

ALICE.

Ah çà! mais une lettre de qui? c'est impatientant!

MARTIN.

Chut!... j'entends Lucie, nous causerons de ça après le bal; tu n'as pas oublié ton carnet... c'est que tu comprends ça ferait confusion, désordre... de là des duels... et dam! ces pauvres jeunes gens, il ne faut pas désirer leur mort... au contraire... Adieu, je te laisse! Ah! Didier m'a fait de la peine tout à l'heure, tâche donc de savoir si Lucie... la voilà... A tout à l'heure, petite femme, ne te chiffonne pas, hein? et quand tu t'asseois, prends bien garde à ta robe!... A tout à l'heure! (Il sort.— Alice rit aux éclats.)

SCÈNE IV.

ALICE, LUCIE.

ALICE.

Si j'ai compris un mot à tout ce qu'il m'a dit!... (Lucie entre un peu pâle, un peu triste, sa toilette n'est pas achevée; elle n'a ni bijoux ni coiffure.)

LUCIE.

Bonsoir, Alice.

ALICE.

Bonsoir, Lucie.

LUCIE.

N'étais-tu pas avec ton mari?...

ALICE.

Oui!... il me recommandait de me tenir droite, de ne pas

* Lucie, Alice.

chiffonner ma robe!... tu sais! toujours le même!.. Il prétend qu'on ne doit avoir de regards que pour sa femme.

LUCIE.

Oui, c'est un bien digne homme... tu es heureuse, Alice *.

ALICE.

Je te conseille de parler des autres... toi, dix fois plus aimée, plus adorée que moi!

LUCIE.

Où vois-tu cela?

ALICE.

Dam! c'est qu'il me semble qu'un avare doit aimer plus son or qu'il renferme, qu'un prodigue n'aime celui qu'il jette à tout venant...

LUCIE.

Il y a tant de manières d'aimer, Alice, qu'il est bien difficile de se prononcer. Les uns sont jaloux, les autres sont confiants; ceux-ci sont égoïstes... ceux-là... capables de se sacrifier.

ALICE.

Oh! de se sacrifier... d'abord, qu'appelles-tu sacrifices?

LUCIE, tressaillant.

Moi... je n'en sais rien! (Un silence.)

ALICE, préparant la coiffure de Lucie.

Ah! Lucie! Lucie! je vous gronderai! encore ce vilain silence dans lequel tu tombes si souvent... et qui fait le désespoir de tous ceux qui t'entourent! (S'agenouillant près d'elle.) Allons! riez tout de suite... riez... je le veux!... Lucie, est-ce que tu ne m'entends pas?

LUCIE, tressaillant.

Hein! tu disais?

ALICE.

Tiens, je m'en veux, vois-tu, il me semble que je suis pour quelque chose dans ton chagrin.

LUCIE.

Je n'ai pas de chagrin...

ALICE.

Oh!... si fait.., je le vois bien... et ce chagrin-là t'est venu depuis que tu m'as dit de te remettre en cachette des lettres adressées à mon nom par l'entremise de Champagne. Ces lettres sont le secret de ta tristesse... Oh! je t'aime bien mieux que tu ne m'aimes, va... car si j'étais à ta place, moi, je te laisserais prendre ta part de mes douleurs...

LUCIE **.

Alice! chère Alice! (Se levant.) Mais, mon Dieu... qu'est-ce que vous avez donc tous à m'interroger? je n'ai rien, absolument

* Alice, Lucie.
** Lucie, Alice.

rien! Tiens! coiffe-moi!... Tous ces gens vont venir!.. Ah! quel ennui, mon Dieu! quel ennui!

ALICE, la coiffant.

Tu es pourtant bien jolie!

LUCIE.

Ah! oui... un grand bonheur!

ALICE.

Mais, je crois bien!

LUCIE.

A quoi cela sert-il?

ALICE.

Ah! quelle question... mais à tout, Lucie, à tout! d'abord, et avant tout, à plaire à son mari!

LUCIE.

Jusqu'à ce que l'on plaise à un autre... qui vous dira... Faites bon marché de votre honneur, car vous me plaisez; foulez aux pieds tous vos droits d'honnête femme... tous vos sentiments d'épouse... et de mère, car vous me plaisez!... et cet autre, cet infâme, aux pieds duquel on se traînera en pleurant, en suppliant, n'aura pitié ni de vos larmes, ni de vos prières, parce que vous lui plaisez!...

ALICE, riant.

Ah! çà, mais c'est un mélodrame que tu me racontes-là!... Des larmes! des prières!... pourquoi tant de mal, mon Dieu? Quant à moi, si l'on n'était pas content de regarder et d'admirer de loin, si l'on se permettait de devenir entreprenant, je sonnerais, Champagne arriverait, et je lui dirais : Reconduisez Monsieur... Voilà...

LUCIE.

Et tu n'admets pas que pour sauver le nom... la réputation... l'existence de... (Elle s'arrête et éclate de rire.) Décidément nous sommes folles... Coiffe-moi donc? (Alice achève de la coiffer. Didier entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DIDIER, au fond.

LUCIE, gaieté forcée*.

Fais-moi belle, Alice... Presque aussi belle que toi... Ton mari a raison, on n'estime une femme qu'à la valeur que les hommes lui prêtent!... Je veux être gaie... je me sens en joie... J'ai été méchante avec Didier... et pourtant, vois-tu, je l'aime... autant qu'il est possible d'aimer!

DIDIER, joyeux**.

Oh! merci! Lucie, merci!

* Didier, Alice, Lucie.
** Didier, Lucie, Alice.

LUCIE.

Vous étiez là?

DIDIER.

Oui, et bien heureux!

LUCIE.

Eh bien! tant mieux... j'ai donc été triste, maussade? il ne faut pas faire attention à cela, mon ami!... je n'y pense plus, tenez, et me voilà prête pour le bal...

DIDIER.

C'est Martin qui a voulu...

LUCIE.

Il a bien fait... Je vais rire... m'amuser... Cette robe est trop simple..... je vais en mettre une autre, plus belle, plus riche, (D'une manière nerveuse, qui finit par des sanglots.) et en me voyant ainsi parée, chacun dira... Regardez donc comme cette jeune femme a l'air heureux! Et chacun enviera mon bonheur!... chacun sourira à ma joie!... (Elle s'arrête. Les larmes l'étouffent. Elle tombe dans les bras de Didier.) Ah! Paul!... Paul, ah! je souffre horriblement!

ALICE, s'approchant.

Lucie!

DIDIER.

Lucie!... Lucie!...* (Il s'assied sur le canapé et renvoie Alice du geste.)

SCÈNE VI.

LUCIE, DIDIER.

DIDIER, au fond.—Il redescend vivement vers elle, lui ôte les mains de devant le visage.

Lucie! il faut me dire la vérité*.

LUCIE, reculant.

La vérité!...

DIDIER.

Oui... votre etat n'est pas naturel... Lucie, vous avez au fond du cœur un grand désespoir que vous essayez en vain de me cacher!... Lucie... je veux tout savoir...

LUCIE.

Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire... vous voyez bien que me voilà prête à recevoir vos invités...

DIDIER.

Oh! pas de détours... la vérité... je veux la vérité!... Tu ne réponds pas? tu détournes la tête? Lucie, voyons... tu veux donc me rendre le plus malheureux des hommes?... Voyons, est-ce moi qui suis cause de ta peine? Depuis que nous sommes mariés, n'ai-je pas été bon, aimant?... ne t'ai-je pas entouré de soins... de respects... d'affection?... Tiens!... lorsque le bon

* Lucie, Didier.

Dieu nous a envoyé notre petite fille, il m'a fallu partager ma tendresse entre elle et toi, n'est-ce pas? Eh bien!... pourtant... je ne sais comment cela se fait, mais, depuis ce jour, ne t'ai-je pas aimée deux fois plus qu'auparavant?

LUCIE.

Oui... oui... oh! c'est vrai, Paul, vous êtes le meilleur des hommes... et vous ne saurez jamais à quel point je vous aime!...

DIDIER.

Eh bien! au nom de cette amitié, je t'implore... tiens... à genoux... me voilà à genoux pour te redemander... le bonheur que tu m'as fait si grand pendant les premières années de notre mariage... et que tu me retires tout à coup sans que j'aie rien fait pour être ainsi puni!... Lucie, je t'en conjure...

LUCIE.

Vous... vous, Paul! à genoux devant moi!

DIDIER.

Aie pitié de moi... au nom de notre enfant... de Pauline.

LUCIE.

Ma fille... ah! ne me parlez pas de ma fille.

DIDIER.

Si... si... c'est en son nom que je t'invoque!...

LUCIE.

Ainsi tu veux que je te dise tout?...

DIDIER.

Oui, tout!... Parle, ma Lucie, confie-moi tes inquiétudes... et si quelqu'un est cause de l'état où je te vois, oh! malheur à lui!... je le tuerai!...

LUCIE, tressaillant.

Le tuer!... mais il n'y a personne à frapper, Paul; c'est moi qui me laisse aller comme une insensée... à un malaise nerveux auquel vous semblez prêter un caractère effrayant!... Tenez! vous finirez par me rendre véritablement malade!... je suis là bien tranquille... je m'habille pour assister à votre fête, et vous venez troubler ma joie... mon plaisir... Je ne sais ce que vous avez tous à m'obséder... chacun ici... semble m'examiner... contrôler mes moindres actions... et en vérité... si je suis si terriblement agacée... souffrante... c'est votre faute à tous! cette maison me semble peuplée d'inquisiteurs!

DIDIER, froid et impassible.

Vous avez raison, Lucie... pardonnez à mon amitié trop vigilante... je ne vous interrogerai plus!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARTIN.

MARTIN.

Ah! çà*... à quoi pensez-vous donc?... on vous demande là-

* Martin, Lucie, Didier.

bas... la plupart de nos invités sont déjà arrivés... Alice se débat au milieu des salutations... Venez donc, Lucie!... Ah! vous êtes charmante!... (Au fond, examinant les invités.)

LUCIE, à part, en sortant.

Le tuer!... pauvre honnête homme! c'est toi qui succomberais!...

SCÈNE VIII.

DIDIER, MARTIN.

MARTIN, au fond.

Eh bien! tu ne viens donc pas, Didier? c'est pourtant bien curieux, va! Alice est littéralement assiégée!

DIDIER.

Ah! il s'agit bien de bal, de fête! maudite soit ta fureur de faire parader ta femme!... je ne serais pas obligé de sourire à des indifférents quand j'ai la mort dans l'âme!

MARTIN.

En tout cas ma fureur de faire parader ma femme vaut mieux que ta rage de claquemurer la tienne!

DIDIER.

Oui... oui... ça t'avancera joliment! un de ces jours, Alice, au milieu de tous ces échantillons... trouvera un homme qui lui plaira... et ce sera ta faute... entends-tu... oui, ta faute... tu n'auras rien à dire.

MARTIN.

Eh bien!... j'aime mieux ça... que de rendre Alice malheureuse, que de la voir souffrir... prendre sa maison en horreur! et ceux qui l'entourent avec!

DIDIER, furieux.

Martin... tu mens!

MARTIN.

Je mens!... ah! Didier, vous venez de me faire de la peine!

DIDIER.

Allons! toi aussi... te voilà contre moi... voyons... ta main, et pardonne moi!...

MARTIN.

Oui... je te pardonne!... car il faut que tu sois bien malheureux pour insulter jusqu'à ton vieil ami!... mais quand je devrais augmenter encore ton chagrin, je te le répéterai sans cesse, c'est toi... toi seul qui causes les ennuis de ta femme.

DIDIER.

Non, te dis-je!... car tout à l'heure, là, à cette place, elle allait tout me dire... et elle s'est tue!... comme effrayée de ce qu'elle avait à m'apprendre!... mais je le saurai... oh! je le saurai!...

* Martin, Didier.

MARTIN.

Et à quoi cela t'avancera-t-il?

DIDIER.

A tuer celui qui est venu jeter le malheur dans ma maison.

MARTIN, riant *.

Tuer! tuer quelqu'un!... allons donc, j'admets, et cela n'est pas, mais j'admets que ta femme ait un amoureux!... est-ce qu'on tue aujourd'hui?... est-ce que je tue les amoureux de ma femme, moi! allons donc!... je leur souris, je leur tends la main, je les appelle mes petits amis... je les invite à dîner, je les engraisse!... et quand nous sommes en tête-à-tête avec Alice... nous en rions à gorge déployée... c'est mon passe-temps, ma joie, mon bonheur!... Pour les vaincre, pour l'emporter sur eux, je redouble de soins, de tendresse, en un mot... pour déjouer leurs finesses, je deviens machiavélique, j'envoie des espions... je soudoie mes domestiques... j'intercepte leurs lettres! et tiens! la preuve, la voici... regarde! (Il tire de sa poche une lettre.)

DIDIER.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que cela?

MARTIN.

C'est une lettre... adressée...

DIDIER.

Adressée?...

MARTIN.

A ma femme par le plus passionné de ses adorateurs!... Je te le donne en cent mille... cette lettre est de M. de Sarzanne!...

DIDIER.

Sarzanne!

MARTIN, riant.

Justement!... lui aussi! le mauvais sujet.... il s'est laissé pincer...

DIDIER.

Comment cette lettre est-elle entre tes mains?

MARTIN.

Par Champagne, mon laquais... que j'ai corrompu à prix d'or!..

DIDIER.

Martin, ne lis pas cette lettre!

MARTIN.

Ne pas la lire! allons donc!

DIDIER.

Martin, je t'en prie...

MARTIN.

Mais sais-tu que c'est fort désobligeant pour madame Martin, ce que tu dis-là?... Ah! Didier!

DIDIER.

Au diable, tu prends tout de travers!

* Didier, Martin.

MARTIN.

Je t'assure que nous allons rire comme des bossus !... tu vas voir! (Il flaire la lettre.) Ça embaume la verveine! (Il la décachète avec soin.)

DIDIER, voulant l'en empêcher.

Encore une fois, Martin...

MARTIN.

Laisse donc, te dis-je! Est-ce qu'Alice n'est pas la vertu même? est-ce que je peux t'en donner une meilleure preuve? (Il lit.) « Chère ange, » je reconnais bien là l'effronterie de ce débauché ! un autre aurait écrit : Madame !... enfin... « Eh quoi!.. « pas une réponse!... pas un mot de vous! » Aperçois-tu comme ma femme lui répond?... et c'est au moins la douzième depuis son départ! « Mes lettres ne vous ont-elles pas dit tout ce que « je souffrais loin de vous? » Souffre, mon bonhomme, souffre! « Est-ce donc de la haine que je vous inspire encore... » Hein? diras-tu que l'innocence d'Alice n'éclate pas à chaque ligne?... (Lisant.) « Que je vous inspire encore?... cette haine n'est-elle « pas tombée depuis le jour où comblant mes vœux! vous ne « m'avez plus rien laissé à désirer? » Ah! mon Dieu! c'est impossible! il n'y a pas ça!...

DIDIER.

Martin !

MARTIN.

J'ai mal lu!... ah! que c'est donc bête de lire des choses comme ça!.. (Relisant.) Mais non... non... il y a ça... Didier, soutiens-moi... il me semble que je me trouve mal!...

DIDIER.

Martin, donne-moi cette lettre!...

MARTIN, furieux.

Te la donner!... te la donner!... mais il me la faut... pour souffleter l'infâme et chasser l'adultère!...

DIDIER.

Martin... voyons, remets-toi... tout à l'heure, tu me disais...

MARTIN.

Parbleu! tout à l'heure, je me croyais exempt de... c'était facile à dire... mais maintenant... ah! Didier. Tiens, je crois que mes jambes s'en vont.

DIDIER.

Donne-moi cette lettre?

MARTIN.

Non... non... je veux lire jusqu'au bout... j'en aurai le courage!... (Il lit la lettre bas. Sa figure s'épanouit peu à peu.) Ça n'est pas pour elle... ça n'est pas... (Il s'arrête tout à coup en face de Didier qui l'interroge du regard, recule en pâlissant, veut cacher la lettre; mais Didier s'est élancé sur lui et la lui arrache.)

DIDIER.

Ce n'est pas pour Alice? Mais pour qui donc alors?

MARTIN, voulant reprendre la lettre.

Didier!... par grâce!...

DIDIER.

Je crois qu'à votre tour vous offensez ma femme!... (Martin cache sa figure dans ses mains.)

DIDIER, lisant.

« Cette haine n'est-elle pas tombée depuis le jour où comblant « mes vœux... vous ne m'avez plus laissé à désirer que votre « cœur?... mais ce cœur, je l'obtiendrai... à force d'amour, de « soins, de respect qui vous feront oublier, chère Lucie, de « quelle manière j'ai agi envers vous!... l'excuse en est dans ma « passion!... ne vous aimais-je pas il y a sept ans et avant que « vous fussiez la femme de Didier?... Je serai à Paris presqu'en « même temps que ma lettre... je n'ai pas oublié que j'ai à me « faire pardonner beaucoup... mais mon repentir sera plus « grand encore que ma faute.

« SARZANNE. »

(Un grand silence. Didier finit par éclater en sanglots. Martin le reçoit dans ses bras.)

MARTIN, essayant de parler.

Didier... voyons... c'est peut-être une farce... des bêtises... Didier ne pleure pas comme ça... ça m'étouffe aussi, moi.

DIDIER.

Oh! l'infâme!... l'infâme!... (Les salons se remplissent de monde. Musique. — Une valse brillante au fond *.)

MARTIN.

Calme-toi, essuie tes yeux... Didier, devant le monde sois un homme.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUCIE, ALICE, QUELQUES INVITÉS.

ALICE, précède les invités, donnant le bras à un monsieur.

Vous ne venez donc pas, Messieurs... vos invités réclament votre présence.

MARTIN, voulant rire. — Ramassant la lettre vivement.

Oui... c'est vrai... excusez-nous... je disais à Didier que... et Didier me répondait que... (Bas à Didier.) sois donc un homme!

ALICE.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc, Didier?... (Martin lui fait des signes.) comme vous êtes pâle... êtes-vous souffrant? (On fait un pas pour l'entourer.)

DIDIER, les arrêtant du geste.

Moi!... vous trouvez... mais je n'ai rien... absolument rien!

LUCIE, entrant.

Quoi donc **!...

* Alice, Didier, Martin.
** Alice, Didier, Martin, Lucie.

DIDIER, bas.

Elle !...

LUCIE.

Qu'y a-t-il?

ALICE.

C'est Didier qui est certainement indisposé... mais vous aussi, monsieur Martin, qu'avez-vous donc?...

MARTIN, à part.

Les jambes me manquent.

LUCIE, à part.

Mon Dieu! quel regard*!

DIDIER, se remettant.

Je n'ai rien, Messieurs, absolument rien... c'est... c'est Martin! qui avait avec moi une discussion...

MARTIN, répétant.

Oui... une discussion.

DIDIER.

Fort peu intéressante, du reste.

MARTIN.

Excessivement peu intéressante... et qui ne vaut pas la peine d'être redite.

DIDIER.

Au contraire...

MARTIN, répétant.

Au contraire!... (A part.) Je deviens stupide!...

DIDIER.

Martin prétendait qu'un mari trompé doit tuer sa femme et l'amant de sa femme...

LUCIE, à part.

Dieu!

MARTIN.

Hein? moi? si jamais j'ai... ah! par exemple... il faudrait être...

DIDIER.

Et je répondais à Martin que j'ai connu, moi, un mari qui agit tout différemment. C'était un homme fort doux, fort patient. Depuis qu'il était au monde, il ne se rappelait pas avoir commis une méchante action. Il chérissait sa femme, l'entourait de soins, de tendresse, absolument comme s'il se fût agi d'une honnête femme. Ah! elle devait bien rire intérieurement.

LUCIE, à part.

Je me sens mourir.

DIDIER.

Cet homme fut trompé : savez-vous ce qu'il fit? Pensant avec raison que tôt ou tard son malheur serait connu, prévoyant le ridicule ou l'infamie qui pourraient en rejaillir sur lui, s'il avait l'air d'ignorer ou de tolérer ce malheur, un jour, c'était, je

*Alice, Martin, Didier, Luci

crois, au milieu d'une fête, il s'adressa ainsi à ses invités, à ses amis : « Messieurs, leur dit-il, avez-vous, depuis que vous me connaissez, l'ombre d'un reproche à m'adresser? N'ai-je pas, à force de veilles, de labeurs, n'ai-je pas, à force d'honneur, obtenu votre considération, votre respect à tous? oui ? Eh bien ! regardez cette femme!... rien ne la forçait à m'épouser... je lui ai dit : cette considération, cet honneur, cette estime, c'est mon trésor : tiens, le voilà, prends et partage... et souviens-toi que c'est ma vie. Et cette femme a fait crouler du pied cet édifice si péniblement élevé. Que la honte soit pour elle, pour elle seule... mais que le mari outragé reste à l'abri d'une infamie qu'il n'a pas cherchée !... suis-je moins estimable à vos yeux aujourd'hui qu'hier? non, n'est-ce pas? Tenez donc, voici la coupable, je la livre à vos mépris ! » Voilà ce que fit cet homme, et voilà ce que je...

MARTIN, l'arrêtant, à voix basse.

Didier, cet homme était un fou... s'il avait des enfants, Didier, cet homme était un mauvais père... car il oubliait que le déshonneur d'une mère rejaillit sur sa fille !

DIDIER, bas à Martin.

C'est vrai !... c'est vrai !... (Haut.) Martin a toujours raison, Messieurs ; si cet homme avait des enfants... il ne devait pas perdre sa femme. Quant à moi, à sa place, voici ce que j'aurais fait ; j'aurais dit à la mère coupable, à l'épouse adultère : Tu vivras là, à mes côtés... je t'y condamne. Je n'aurais pas fermé la porte à l'amant... au contraire, je la lui aurais ouverte toute grande... je l'aurais appelé mon ami... je lui aurais serré la main... et s'il restait encore dans la poitrine de ces gens-là une parcelle de cœur, j'aurais été bien vengé !

LUCIE, bas à Alice.

Emmène-moi !... emmène-moi !... (La valse cesse.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SARZANNE.

MARTIN.

Monsieur de Sarzanne !... (Mouvement. — Didier fait un geste de rage, va s'élancer vers Sarzanne, Martin le retient.)

SARZANNE, entrant et allant à Didier.

Excusez-moi, mon cher Didier, si je me présente sans lettre d'invitation, mais j'arrive de voyage... et j'ai pensé...

DIDIER.

Que vous seriez toujours le bienvenu chez moi, mon cher ami?... Vous avez bien fait. (On entend la ritournelle d'une contredanse. — Musique jusqu'à la fin.) Justement voici un quadrille... offrez donc votre main à ma femme... vous danserez ensemble. (Sarzanne va vers Lucie qui chancelle.)

L'INVITÉ, à Alice.

Madame...

MARTIN, l'interrompant vivement.

Pardon, Monsieur, mais ma femme danse avec moi!

L'INVITÉ.

Ça sera pour la prochaine.

ALICE.

Une polka, je crois?...

MARTIN.

Je polke avec ma femme, Monsieur.

ALICE, à Martin.

Mais vous ne savez pas la polka.

MARTIN.

Je l'apprendrai, Madame.

(Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIE, MARTIN *.

LUCIE.

N'essayez pas de me tromper plus longtemps... Didier nous a rejoints... il est ici... pourquoi ne l'ai-je pas vu? Il a une raison pour me fuir... cette raison, dites-la moi, car je ne puis croire que vous l'ignorez... Je suis folle, Martin, folle de douleur... et vous êtes sans pitié pour moi, vous, mon seul ami!... Vous ne comprenez donc pas que mon incertitude est affreuse... vous ne voyez donc pas que je souffre, que je meurs!...

MARTIN, désolé.

Lucie!... — Mon Dieu! mon Dieu!...

LUCIE.

Un mot... un seul... ou plutôt, non, rien, ne me répondez pas, et votre silence, je le comprendrai... il me dira si je me suis trompée... Voyons, à ce bal, Didier savait... il avait appris... mais répondez-moi donc, Martin!...

MARTIN.

Vous le voulez?... Eh bien! non, je ne vous le dirai pas... parce que ce serait cruel à moi de venir augmenter méchamment votre douleur!... Un instant, je vous ai maudite, Lucie!... Je me suis demandé comment vous aviez pu frapper ainsi au cœur celui qui vous aimait tant... car, il vous aimait bien, allez!...

* Lucie, Martin.

LUCIE, à part.

Et il ne m'aime plus!...

MARTIN.

Après ce bal d'où il fallut vous emporter mourante... je suis entré chez lui... Il était là, assis devant une table, les yeux fixes .. il ne pleurait pas... et moi, je me disais : J'aimerais mieux le voir pleurer, parce que quand on pleure ça soulage, ça fait du bien... Il m'a regardé pendant dix minutes, sans me voir... il me faisait peur... à la fin, il m'a tendu les bras en sanglotant... J'avais beau lui dire : Oui... c'est affreux... mais sois un homme!... c'était un enfant!... Nous avons passé la nuit comme ça... Au jour, je lui ai dit : Ta femme voudrait partir pour le Coudray, avec Alice et la petite... Il m'a répondu : Voilà de l'argent... accompagne-les... — Et toi? lui ai-je dit... — Moi?... Et il n'avait pas l'air de me comprendre. — Est-ce que tu ne viens pas avec nous?... — Non... non... j'irai vous rejoindre... bientôt... le temps de terminer mes affaires... — Et il est venu... Eh bien! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus?...

LUCIE, se levant.

Rien *!...

MARTIN, se levant aussi.

Maintenant, je vais vous laisser... il faut que vous preniez un peu de repos... le médecin a dit que votre indisposition ne serait rien...

LUCIE.

Ah! il a dit cela, le médecin?...

MARTIN.

Oui... mais à la condition que vous prendriez de grands ménagements. Ainsi vous n'allez plus pleurer, n'est-ce pas?... Vous allez être raisonnable, promettez-le moi...

LUCIE.

Oui, Martin...

MARTIN.

A tout à l'heure... je vais... je vais vous envoyer Alice... elle est dans le jardin, avec Pauline. (A part.) Il y a bien longtemps qu'elle est dans le jardin avec Pauline... (A Lucie.) A bientôt... (Il sort.)

SCÈNE II.

LUCIE, seule, assise à droite.

Il sait tout!... Je suis perdue... je suis perdue... Eh bien! ne le savais-je pas; en sauvant l'honneur de mon mari au prix du mien, ai-je donc pensé commettre une action que le monde doive pardonner? Non, Lucie, tu n'as plus ni estime ni bonheur à demander, tu n'as plus qu'à prier Dieu!

* Martin, Lucie.

SCÈNE III.

LUCIE, ALICE.

ALICE.

Eh bien! tu te sens mieux, Lucie *...

LUCIE.

Oui, Alice, oui... merci... je me sens plus forte. Où est ma petite fille?... Pourquoi ne me l'as-tu pas amenée?...

ALICE.

Je l'ai laissée avec Didier...

LUCIE.

Ah! elle est avec son père... tu as bien fait alors de ne pas me l'amener. Ça me fait plaisir de te voir!... viens t'asseoir là, près de moi... Tu me trouves changée, n'est-ce pas?...

ALICE, s'asseyant.

Mais, non...

LUCIE.

Toi, tu es fraîche et rose!... quelle bonne mine tu as!... comme tu as l'air bon!... quelle jolie mère tu ferais!...

ALICE, soupirant.

Tu trouves!...

LUCIE.

Tu aimes bien les enfants, n'est-ce pas?

ALICE.

C'est une passion malheureuse... je les adore!...

LUCIE.

Voilà pourquoi depuis huit jours, c'est toi qui prends soin de Pauline?...

ALICE, gaîment.

Mais, oui... C'est moi qui l'habille le matin, qui la déshabille le soir, comme tu le faisais avant d'être malade... Et quand je lisse ses beaux cheveux blonds, quand je chausse ses jolis petits pieds si mignons, quand je contemple cette miniature de toi... je me surprends à te porter envie, à me dire: Ah! que cette Lucie est heureuse!

LUCIE.

Tu fais ton apprentissage de mère!... T'a-t-elle parlé de moi pendant ces huit jours?

ALICE.

Sans doute!... Le premier jour, elle a pleuré de ne pas te voir.

LUCIE, avec joie.

Elle a pleuré... chère ange!... Et depuis?...

ALICE.

Depuis... elle a demandé plusieurs fois pourquoi tu n'étais pas là...

* Alice, Lucie.

LUCIE, peinée.

Mais elle n'a plus pleuré?...

ALICE.

Dam! non... elle s'est accoutumée à me voir te remplacer... tu sais... les enfants...

LUCIE.

Oui, c'est vrai, ça s'attache vite... leur mère, c'est celle qui les soigne... Elle m'aura bientôt oubliée...

ALICE, étonnée.

Oubliée!... ah çà tu es folle!...

LUCIE.

Non, ma pauvre amie... je suis mourante.

ALICE, stupéfaite.

Mourante!... quand les médecins...

LUCIE.

Les médecins ne connaissent rien à mon mal; mais, moi, je m'y connais, va... et je sais qu'il n'y a pas de salut... n'essaie donc pas de me consoler ni de me rassurer... ce serait inutile... Employons mieux les instants qui me restent... celui-ci est solennel... promets-moi ce que je te demande, Alice... jure-moi que quand je serai morte, tu tiendras lieu de mère à Pauline...

ALICE.

Allons donc!... je ne puis...

LUCIE.

Tu ne veux pas jurer?

ALICE.

Si... si... tout ce que tu voudras, je le jurerai, Lucie... mais je ne puis croire...

LUCIE.

Tu lui parleras de moi quelquefois... tu lui diras combien je l'aimais... et quand elle sera grande, tu lui diras que la dernière pensée de sa mère a été pour elle...

ALICE, sanglotant.

Je te le promets; mais je ne sais pourquoi tu me dis de pareilles choses...

LUCIE.

Ne pleure pas... quoi?... on meurt!... est-ce qu'il ne faut pas toujours mourir? Me voilà tranquille, à présent... (Elle se lève.) Il me semble que je vais pouvoir prendre un peu de repos... mais avant, je voudrais bien embrasser Pauline... (Elle se lève.)

ALICE, embarrassée.

C'est que...

LUCIE, se voyant dans la glace.

C'est que?... Ah! je comprends... oui... tu crains que je lui fasse peur... Pauvre enfant!

* Lucie, Alice.

ALICE.

Mais non, du tout, ce n'est pas cela... c'est que...

LUCIE.

Tu as peut-être raison... et tiens, je ne sais ce que j'ai... tombe de sommeil... il y a si longtemps que je n'ai dormi!... revoir, Alice, à tantôt...

ALICE.

Je ne veux pas te quitter...

LUCIE.

Si... si... laisse-moi, je t'en prie... je vais me reposer un peu... (Elle sort.)

SCÈNE IV.

ALICE, seule, prenant un châle et un chapeau.

Pauvre Lucie!... mais quel est donc le malheur qui plane sur cette maison? Didier adore sa femme, et depuis huit jours Didier la fuit. Le pauvre homme a l'air vieilli de dix ans... Et jusqu'à Martin, qui n'est plus le même, qui a l'air triste, soucieux... lui qui me disait tout, qui n'avait jamais eu un secret pour moi... quand je l'interroge, il se tait... quand j'insiste, il s'en va... Oh!... il faudra bien que je sache... Avant tout, vite chez le médecin... (Tout en parlant elle a mis son châle et son chapeau.)

SCÈNE V.

ALICE, CHAMPAGNE, puis SARZANNE, puis DIDIER.

CHAMPAGNE, entrant.

Marraine... il y a là monsieur de Sarzanne qui voudrait vous parler*...

ALICE.

Pas dans ce moment... je ne puis recevoir... dites que je n'y suis pas...

CHAMPAGNE, à la cantonade.

Monsieur, ma marraine dit qu'elle n'y est p... Eh bien!... il entre tout de même!... (Il sort.)

SARZANNE, à Alice, qui va pour sortir**.

Oh! Madame... rien qu'un mot... un seul, et je vous laisse... Lucie?... comment va-t-elle?... Depuis huit jours, depuis ce bal, je ne vis pas... mille fois j'ai été sur le point de venir savoir... mais je n'osais pas... Enfin, n'y pouvant plus tenir...

ALICE.

Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites, Monsieur. Pourquoi n'osiez-vous pas?...

* Alice, Champagne.
** Alice, Sarzanne.

SARZANNE, se remettant.

En effet, je ne sais... je suis fou... (A part.) Elle ne sait rien...

ALICE.

N'était-il pas tout simple de vous informer de la santé de Lucie auprès de son mari, votre ami, monsieur Didier...

SARZANNE.

C'est juste... et pourtant...

ALICE.

Le voici...

SARZANNE, à part.

Lui!...

DIDIER, entrant.

Eh! c'est monsieur de Sarzanne!...

ALICE.

Qui venait savoir des nouvelles de Lucie...

DIDIER.

C'est fort aimable à vous, mon cher ami. Mais vous avez bien tardé. Voilà déjà huit grands jours que Lucie a voulu revenir dans cette campagne... et depuis huit grands jours nous ne vous avons pas vu !... Alice, priez donc Lucie de venir, voulez-vous?

ALICE.

J'y vais... (Elle sort.)

SCÈNE VI.

SARZANNE, DIDIER.

DIDIER, légèrement.

Vous aurez eu des affaires, sans doute, qui vous auront retenu... n'est-ce pas, mon cher Sarzanne? Car je ne puis supposer qu'une nouvelle passion...

SARZANNE.

Monsieur... (A part.) Que veut-il dire ?

DIDIER.

Je suis indiscret?... Allons, pardon... n'en parlons plus... Je pensais qu'entre nous, nous pouvions tout nous dire... car je suis un frère aîné pour vous... presque un père, si j'en avais l'âge... j'ai tant connu le vôtre!... un brave et digne homme, qui m'aimait bien !... il est vrai que j'avais été assez heureux pour lui rendre quelquefois d'importants services...

SARZANNE.

Vous, Didier!...

DIDIER, d'un ton léger.

Moi-même!

SARZANNE, accablé, avec élan.

Ah!... si j'avais su!...

DIDIER.

Eh bien?... si vous aviez su ?...

SARZANNE, avec embarras.

Mais... ma reconnaissance...

DIDIER.

Je n'en voulais pas!... La reconnaissance gâte l'amitié, et vous étiez mon meilleur ami. Allez, je ne suis pas ingrat. Croyez-vous que j'aie oublié avec quel généreux dévouement vous m'avez offert votre bourse il y a six mois...

SARZANNE, embarrassé.

Quoi! vous pensez encore...

DIDIER.

C'est ma femme qui n'a pas voulu... Les femmes ont par fois de bizarres délicatesses. J'aurais accepté, moi, tout franchement, comme vous offriez... d'autant plus que ce n'était qu'un prêté pour un rendu...

SARZANNE.

Comment?...

DIDIER, redescendant.

Ah! çà... vous n'avez donc pas su ce jour où votre père vint chez moi, pâle, défait, en me disant: Mon fils m'a ruiné, Didier... (car votre fortune présente vous vient de M. de Villeneuve, votre oncle). Mon fils m'a ruiné, et, non content de m'avoir ruiné, il me déshonore...

SARZANNE.

Monsieur!...

DIDIER, simplement.

Je vous rapporte les paroles de votre père. — Demain, ajouta-t-il en pleurant, demain peut-être il sera en prison!... (Il s'agissait de je ne sais plus quelles dettes, contractées pour je ne sais plus quelle danseuse... et vous non plus, n'est-ce pas?...) Mais vous étiez si jeune!... néanmoins la dette pouvait être mal interprétée... on parlait de tribunaux... Bref, je payai... Ah! vous ne saviez pas ça?...

SARZANNE.

Vous!... vous, Didier!...

DIDIER.

Et quand je vous disais que la dette pouvait être mal interprétée, elle le fut en effet.

SARZANNE.

Comment?

DIDIER.

C'est vrai, vous étiez alors en Angleterre. Un fat, un rival sans doute, osa vous accuser; votre père était trop âgé pour relever l'insulte... vous, vous étiez trop loin...

SARZANNE

Eh bien?

DIDIER.

Eh bien! je payai encore; tenez, voici l'acquit. (Il lui montre une blessure au poignet.) Vous voyez que ce n'est pas d'hier que nous sommes liés ensemble... et que je puis, sans indiscrétion, vous

parler de vos amours... Allons, voyons!... avouez... avouez qu'une nouvelle intrigue a été pour quelque chose dans votre froideur à notre égard...

SARZANNE, s'efforçant de sourire.

Eh bien!... oui, c'est vrai... je l'avoue...

DIDIER.

Ah! bah?... Déjà!...

SARZANNE, gêné.

Mais pourquoi donc... déjà?

DIDIER, simplement.

Tiens!... au fait!... c'est vrai... je ne sais pas au juste combien il y a de temps que vous êtes l'amant de ma femme...

SARZANNE, se levant.

Monsieur!...

DIDIER.

Quoi donc?

SARZANNE.

Cette plaisanterie... je ne sais ce que vous voulez dire...

DIDIER.

Ne mentez donc pas...

SARZANNE.

Mais...

DIDIER.

Tenez, ma femme serait plus franche que vous... elle ne nierait pas, elle... je le parie...

SARZANNE.

Il suffit, Monsieur, vous pouviez prendre moins de détours... et puisque vous savez tout... je suis à votre disposition...

DIDIER.

Pourquoi faire?

SARZANNE.

Mais... pour vous donner toutes les réparations que vous exigerez...

DIDIER.

Mon cher ami, est-ce que j'ai l'air de vous demander des réparations? est-ce que j'ai l'air de vous chercher querelle?... Vous avez envie de vous battre avec moi!... vous êtes donc bien sûr de votre balle?

SARZANNE.

Quoi? vous supposez...

DIDIER.

Ça vous offense?... Eh bien! non... Pardon... Admettons un instant que vous ayez un peu de cœur, que vous sentiez que vous ne pouvez prendre encore la vie à un homme à qui vous avez déjà pris tout le reste; admettons enfin que vous ne vous défendriez pas!... je vous tuerais?... La belle affaire!... Et puis après?... Je suis bien plus vengé, si vous avez un reste de sentiment d'honneur, en pensant que quelque part que vous alliez, en quelque moment que ce soit de votre vie, vous êtes poursuivi

par cette pensée : (Se levant.) Un honnête homme me méprise comme le dernier des misérables !...

SARZANNE.

Monsieur !...

DIDIER, tranquillement.

Asseyez-vous donc... Tenez, voici ma femme.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LUCIE.

DIDIER*.

Approchez, Lucie, et remerciez monsieur de Sarzanne qu venait s'informer de votre santé...

SARZANNE, à part.

Oh !

DIDIER.

Croiriez-vous, ma pauvre Lucie, que monsieur de Sarzanne m'offrait dans l'instant de se battre avec moi ?...

LUCIE, avec effroi.

Se battre avec vous. . lui !...

DIDIER, souriant.

Mon Dieu, oui !... Et savez-vous sous quel prétexte ?... Sous prétexte qu'il est votre amant !...

LUCIE, chancelant.

Dieu !...

DIDIER, souriant.

C'est bouffon, n'est-ce pas ?... Comme si le sang pouvait laver la boue !...

SARZANNE.

Didier !...

DIDIER.

Quoi donc ?

SARZANNE.

Cette raillerie est révoltante ! J'admets que vous vous prétendiez au-dessus des préjugés sociaux... Soit !... permis à vous... mais non pas de m'insulter ainsi... Croyez-moi donc, vengez-vous comme on se venge, conduisez-vous comme tout autre se conduirait à votre place...

DIDIER.

Mais, mon Dieu !... chacun a sa manière de voir ; il y a des maris qui, découvrant que leur femme est une infâme et leur ami un misérable, se battent pour leur femme contre leur ami... Moi, je ne me bats pas pour une infâme !... je ne me bats pas contre un misérable !...

SARZANNE, furieux.

Monsieur !... vous m'en rendrez raison !

DIDIER.

Je vous ai déjà dit que non.

* Lucie, Didier, Sarzanne.

SARZANNE.

Alors vous êtes un lâche!

DIDIER.

Votre père savait bien le contraire!

SARZANNE.

Oh!

DIDIER, s'animant.

Ne comprenez-vous donc pas que, quelle que fût l'issue de ce duel, l'honneur de cette femme resterait sur le terrain? Or, elle porte mon nom, et tant qu'il dépendra de moi, mon nom restera intact. (Reprenant le ton railleur.) Et puis, d'ailleurs, je vous trouve singulier... on dirait, ma parole, que c'est vous qui me cherchez querelle!... Vous confondez, mon cher, c'est moi qui ai à me venger. Eh bien! chacun se venge à sa manière. Ma vengeance consiste en ceci : Sarzanne, il faut que vous aimiez bien cette femme pour lui avoir sacrifié votre ami; — Lucie, il faut que vous aimiez bien cet homme pour lui avoir sacrifié votre époux, votre fille.. Eh bien! aimez-vous; aimez-vous beaucoup, jusqu'à ce que l'enivrement de la passion, une fois dissipé, vous vous méprisiez cordialement, vous jugeant enfin à votre valeur; jusqu'à ce que vous, Sarzanne, vous reprochiez à cette femme votre avenir brisé; — jusqu'à ce que vous, Lucie, vous reprochiez à cet homme votre honneur perdu; jusqu'à ce qu'enfin, vos amours, mortes de dégoût, vous apparaissent dans toute leur hideur!... Alors... oh! alors, croyez-moi! je rirai bien, car je serai mieux vengé que par l'épée ou le pistolet! Voilà mon jeu... je mets cartes sur table... vous voyez que je ne vous prends pas en traître...

SARZANNE.

Oh! c'en est trop!... (A Didier.) Et si l'un de nous deux seulement était coupable? si votre femme n'avait succombé qu'à la violence?...

DIDIER, raillant.

Ah! s'il y avait encore des Lucrèces... oui, Lucie, alors je vous vengerais! oui, Sarzanne, alors je vous tuerais!... Mais Lucrèce s'est tuée... et ma femme est vivante.

SARZANNE.

Pourtant, Didier, sachez-le : telle est la vérité... moi seul en effet, je suis coupable, et votre femme a été la victime d'un piége odieux, dont j'ai horreur!... mais qui me vengeait de sept années de mépris et de dédain.

DIDIER, d'un ton menaçant.

Parlez-vous sincèrement?

LUCIE, bondissant.

Non, Monsieur!... Vous ne voyez donc pas que monsieur de Sarzanne vous fait ce mensonge par générosité... pour m'absoudre!...

SARZANNE.

Non!... je parle ainsi, parce que j'ai honte de mon crime!

parce que cette iniquité me révolte ! Cette femme est innocente !...

DIDIER.

Ainsi, vous déclarez que vous êtes un infâme !

SARZANNE.

Oui !...

DIDIER.

Un misérable !... un lâche !...

SARZANNE.

Oui !... oui !... mais marchons * !...

LUCIE.

Arrêtez !... Monsieur de Sarzanne a menti, Monsieur; c'est volontairement que je vous ai offensé. Vous battre !... pour moi !... mais c'est moi qui dois mourir ! Qu'avez-vous fait, vous ?... Et lui, n'est-il pas libre d'aimer ? Seule je vous ai outragé, et seule il faut me punir. Faites de moi ce que vous voudrez; je subirai tout, je suis prête...

DIDIER.

Comme vous avez peur que je vous le tue !...

SARZANNE.

Et moi, je proteste sur mon honneur...

LUCIE, l'interrompant.

Ah ! çà mais... que faites-vous donc ici, monsieur de Sarzanne ? comment osez-vous y être ? vous ne comprenez donc pas que votre présence est un supplice de plus pour moi ? Sortez, Monsieur... mais sortez donc !...

SARZANNE, anéanti.

J'obéis, Madame ! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LUCIE. DIDIER **.

DIDIER.

Comme vous êtes dure, Lucie, avec M. de Sarzanne !... Prenez garde, il pourrait ne pas revenir...

LUCIE, avec désespoir.

Oh ! tiens, tue-moi, Didier, tue-moi, je t'en prie; mais ne me traite pas avec ce mépris qui me rend folle.

DIDIER.

Vous tuer !... Pour tuer, il faut aimer.

LUCIE.

Et tu ne m'aimes plus !

DIDIER, avec mépris.

Moi ?

LUCIE.

Non !... non !... pardon... oubliez ce que je viens de vous dire... vous agissez comme vous le voulez... vous en avez le droit... Je

* Didier, Lucie, Sarzanne.
** Didier, Lucie.

vous suis odieuse, eh bien! laissez-moi m'en aller... laissez-moi délivrer votre maison de celle qui l'a souillée!... laissez-moi, je vous en prie, me retirer chez ma mère?...

DIDIER.

Malheureusement c'est impossible!... Nous appartenons au monde; et que répondrais-je à ceux qui me demanderaient la cause de ce départ? On finirait par deviner la vérité, et votre réputation n'est pas à vous, elle est le bien de votre fille. Vous avez pu me voler mon honneur... je vous forcerai à respecter celui de mon enfant... vous resterez ici.

LUCIE.

Ah! vous avez raison, Monsieur!... vous venez de prononcer un mot qui me réveille!... qui m'éclaire. Oui, oui... c'est juste... quelques châtiments que me réserve votre colère, je serai forte pour les supporter, je vous le jure; et mes souffrances de chaque jour, je les oublierai toutes en embrassant ma fille le soir...

DIDIER, tranquillement.

Votre fille?... vous ne la verrez plus...

LUCIE.

Que dites-vous là, Didier? ce n'est pas possible!... vous voulez m'effrayer!... (Elle court à la porte de gauche.) Pauline! Pauline!.. viens, mon enfant...

DIDIER.

N'appelez pas : Pauline n'est plus ici.

LUCIE.

Plus ici? mais où donc? où l'avez-vous conduite?

DIDIER.

Dans une maison où les bons exemples lui seront prodigués, et où veillera sur elle la tendresse de son père.

LUCIE.

Ne plus voir ma fille!... mais si je ne me suis pas tuée, Didier, c'est qu'il m'a semblé qu'une mère n'avait pas le droit d'attenter à ses jours, c'est que ma fille c'est ma vie!... Tu me la rendras, Didier, tu vas me la rendre!

DIDIER.

Jamais!

LUCIE*.

Oh! cela, c'est trop, c'est le coup de grâce... vous m'écrasez à terre... Je t'aime, tu le sais bien, je n'ai jamais aimé que toi. (Elle tombe à ses genoux.)

DIDIER.

Épargnez-moi ces comédies...

LUCIE.

Écoute, je ne puis te dire ce mystère infâme... mais je suis forte, va. D'abord, je vais mourir, et, si je ne mérite plus ton estime, je mérite ta pitié. Tu détournes de moi tes yeux irrités...

* Lucie, Didier.

tu ne me crois pas... oh! c'est horrible!.. Et dire que d'un mot je pourrais changer cette haine en remords!

DIDIER.

D'un mot?

LUCIE.

D'un seul!

DIDIER, la prenant dans ses bras.

Eh bien! dis-le donc, ce mot, car tu vois bien que je t'aime encore... c'est honteux!... Je t'aime toujours!... Parle... je te croirai... Tu te tais... Veux-tu parler?... mais parle donc!

LUCIE.

Non... non... c'est impossible... (A part.) Moi, morte, s'il se fait tuer, que deviendra Pauline?

DIDIER.

Vous me trompiez encore, et je m'y laissais prendre!.. Allons, en voilà assez...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHAMPAGNE.

DIDIER, à Champagne.

Que voulez-vous? que venez-vous faire ici?

CHAMPAGNE, à part.

Tiens! Madame qui pleure!... (Haut.) Monsieur, c'est une lettre...

DIDIER.

C'est bien... donnez... (Il la prend.)

CHAMPAGNE.

Mais, c'est pour Madame.

DIDIER.

Sortez!

SCÈNE X.

LUCIE, DIDIER *.

DIDIER, brisant le cachet froidement.

Cette lettre est de M. de Sarzanne. (Il lit à haute voix; Lucie, absorbée, ne l'entend pas.) « Madame, ne vous indignez pas de ce que « vous allez lire : jamais paroles semblables ne sont sorties d'un « cœur plus désolé. Devant le sort que votre mari vous réserve, « vous éprouverez bientôt le besoin de souffrir en liberté. Ce « droit de douleur, laissez-moi vous l'assurer. Pendant toute la « soirée, une chaise de poste vous attendra derrière le mur du « parc... Qu'avez-vous à redouter de moi maintenant?... Je ne « veux plus que vous conduire chez une de mes parentes dont « le caractère et la position vous assurent un asile inviolable « et respecté. Là du moins, Lucie, il vous sera permis de pleu- « rer... Que le volet de votre chambre, fermé à moitié, m'ap-

Lucie, assise sur le canapé; Didier, debout, à droite.

« prenne que vous êtes seule et que vous consentez à partir : je « viendrai, sinon... » (Didier s'interrompt; il s'aperçoit que Lucie, absorbée dans sa douleur, ne l'a pas écouté; alors il va fermer à moitié le volet de la fenêtre, et revient; puis, il froisse la lettre entre ses mains et regarde Lucie. Il est debout derrière elle et, comme par inspiration, fait un geste qui veut dire : Tu vas parler!... Et il continue, comme s'il lisait, en substituant sa propre idée au texte de la lettre qu'il ne regarde pas.) « Sinon, Lucie... (Élevant la voix pour attirer l'attention de Lucie.) à l'heure où vous recevrez cette lettre, je serai déjà loin. Demain, je m'embarque ; pour où, nul ne le saura... Après-demain, j'aurai disparu de votre vie pour toujours! »

LUCIE, bondissant.

Il est parti!...

DIDIER, froidement.

Vous l'entendez.

LUCIE.

Il est parti, pour toujours? on ne sait où... Tu vas tout savoir, Didier... Oh! maintenant, je te le jure... tu vas tout savoir!

DIDIER.

Enfin!...

LUCIE.

Je vais parler avant de mourir, et vous léguer des remords éternels... mais je veux qu'Alice, que Martin soient présents... Je veux qu'ils entendent ma confession, car ce sont des amis, eux, et ils seraient là plus tard pour apprendre à ma fille a respecter ma mémoire... Dépêchez-vous, Didier... je n'ai plus beaucoup de temps... (Alice et Martin entrent, appelés par Didier.)

SCÈNE XI.

LUCIE, DIDIER, ALICE, MARTIN.

LUCIE.

Approchez, mes amis!... mes seuls amis!... soyez mes juges. Voilà Didier qui s'est ligué pour me tuer avec un souvenir qui n'avait que faire de lui pour cela. Il m'a méprisée, écrasée... Il m'a séparée de mon enfant! Savez-vous pourquoi? savez-vous quel a été mon crime! Pour conserver à ma fille le nom de son père pur et intact, pour racheter ton honneur, Didier, j'ai donné le mien; vous allez voir!... C'était il y a sept mois... là, à cette même place, M. de Sarzanne me parlait de son amour... et moi je lui disais : Je vous hais... je vous méprise... Alors il s'assit... là... je le vois encore!... et froidement : Dans huit jours, vous serez à moi, me dit-il, ou bien, pour Didier, le déshonneur, l'infamie! Les 400,000 fr. dont Paul Didier vient de se servir pour payer ses créanciers ne lui appartenaient pas... c'était un dépôt que M. de Villeneuve...

DIDIER, furieux.

Il mentait!... Vous vous êtes laissée prendre à ce misérable

piége!... M. de Villeneuve nous avait loyalement donné cet argent en déchirant mon reçu.

LUCIE, tirant un papier de son sein.

En le déchirant!... tiens, Didier. Comprends-tu maintenant?

DIDIER, anéanti.

Ah!... (Il tombe à genoux devant Lucie.)

LUCIE.

Alors vous ne direz pas à ma fille que sa mère était une infâme.

DIDIER, à genoux.

Grâce!... grâce!... Lucie!... non... tu ne mourras pas!... Je ne veux pas que tu meures...

LUCIE.

Il le faut, Didier.

MARTIN, appelant à droite.

Pauline!... qu'on aille chercher Pauline.

LUCIE.

Il est trop tard, Martin... je ne pourrais pas l'attendre... Alice, tu te souviendras de ce que tu m'as promis... tu seras sa mère... Mes amis... adieu!... Paul... ma fille!... (Elle meurt.)

DIDIER, pousse un grand cri.

Ah! Lucie! Lucie!... morte!... (Les yeux hagards, à Martin.) Elle est morte!... (Martin s'approche de lui, le serre dans ses bras, puis recule épouvanté en s'apercevant qu'il a perdu la raison.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SARZANNE.

(La porte du fond s'ouvre. — Sarzanne entre, un manteau sur les épaules, comme un homme qui part.)

SARZANNE, entrant.

Lucie!... (Voyant les autres.) Ah!... (Il recule.)

DIDIER, le prenant par la main et l'amenant près de Lucie en souriant.

La voilà...

SARZANNE.

Morte!... (Regardant Didier avec terreur et cherchant à dégager son bras que tient Didier.) Didier!...

MARTIN, de l'autre côté de Sarzanne,

Il est fou. (Sarzanne regarde Martin qui lui prend l'autre bras et lui dit Oh! mais je ne le suis pas, moi, et je vous tuerai!

75905

FIN.

N° d' invent. 761

LAGNY. — Imprimerie VIALAT et Cie.

UN FRANC LE VOLUME DE 350 A 400 PAGES

COLLECTION MICHEL LÉVY

CHOIX

DES MEILLEURS OUVRAGES CONTEMPORAINS

FORMAT GRAND IN-18 (Charpentier), IMPRIMÉ SUR BEAU PAPIER SATINÉ

Contenant la valeur de 2 ou 3 volumes in-octavo

IL PARAIT UN VOLUME TOUS LES HUIT JOURS

La nouvelle collection que nous annonçons aujourd'hui vient résoudre enfin le grand problème des bons livres au meilleur marché possible. Jamais, en effet, aucune autre maison de librairie n'a pu offrir des ouvrages contemporains à des prix aussi réduits. Conçue et exécutée dans des conditions de haute et véritable économie qui permettent de concilier le bon marché avec la valeur littéraire, l'élégance et le soin de la fabrication, cette collection est appelée à inaugurer, sous le rapport du prix, une phase nouvelle dans le commerce de la librairie française.

Le format grand in-18 (dit *Charpentier*), adopté d'abord pour mettre à même de soutenir la concurrence contre la contrefaçon étrangère, est devenu le format le plus usuel. Reconnu supérieur à tous les autres, autant en raison de la quantité de texte qu'il comporte qu'en raison de son élégance et de sa commodité, ce format est aujourd'hui en possession légitime de la faveur de

tous, parce qu'il répond aux besoins et au goût de tous. On peut donc regarder comme vaine toute tentative qui serait faite dans le but de faire adopter un autre format à la majorité des lecteurs français. Toute collection littéraire publiée dans d'autres conditions ne peut par conséquent avoir qu'un succès éphémère, une popularité de quelques jours; elle ne prendra jamais place, à titre de collection, dans la bibliothèque des gens de goût.

Nous connaissons trop bien et nous respectons trop les habitudes et les exigences du public à cet égard pour ne pas nous y soumettre aujourd'hui, en entreprenant notre nouvelle série de volumes littéraires. Nous savons que la seule réforme qui soit réclamée par les lecteurs, désormais, est la réforme du prix de vente.

C'est à ce besoin de bon marché que nous voulons répondre en formant la collection que nous annonçons. Peu de maisons dans la librairie parisienne, nous pouvons le dire, sont aussi bien en position que la nôtre de donner le signal de cette réforme, qui ne peut s'appliquer qu'à des livres signés de noms assez populaires pour assurer de nombreux tirages et un débit rapide. Possesseurs de la propriété littéraire d'un grand nombre d'ouvrages dont le succès déjà éprouvé offre les garanties les plus certaines, assurés par traités de la publication des œuvres que produit l'élite des auteurs contemporains, de ceux-là surtout à qui leurs succès passés et leur jeunesse promettent un long et fécond avenir, nous pouvons, dès à présent, annoncer que tous ces ouvrages seront de ceux que l'opinion publique s'empresse de consacrer.

Parmi ces ouvrages, parmi ces noms, nous pouvons citer les livres de Lamartine, de Ponsard, de George Sand, de madame de Girardin, ceux de Charles de Bernard, de Stendhal; les livres écrits et à écrire d'Henry Murger, qui se classe désormais parmi les romanciers

les plus originaux du dix-neuvième siècle; le *Théâtre*, les *Proverbes* et les *Nouvelles* de Scribe, que le nouveau format va contribuer encore à populariser dans le public lisant; les œuvres de Gérard de Nerval, l'écrivain studieux et original que tous regrettent; les travaux historiques et littéraires de Mérimée, les ouvrages de Louis Reybaud, le piquant auteur de *Jérôme Paturot;* les œuvres littéraires des critiques les plus accrédités, Cuvillier-Fleury, Théophile Gautier, le comte A. de Pontmartin.

Et combien encore d'autres noms chers aux lettres, populaires dans le monde qui lit et aime à lire! combien de romanciers dont les récits ont le privilége d'intéresser, de passionner la foule, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Émile Souvestre, Alexandre Dumas fils, Alphonse Karr, Méry, Léon Gozlan, Félicien Malefille, Jules Sandeau, Paul Meurice, Edmond Texier, Marc Fournier, Paul de Molènes, Champfleury, le major Fridolin! etc.

Et puis aussi les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère, que nous nous empresserons de faire traduire, spécialement pour notre édition, aussitôt qu'ils auront acquis une notoriété suffisante, et qui se classeront à côté des romans d'Henri Conscience, à côté d'Edgar Poë, le célèbre romancier américain, dont les *Histoires extraordinaires* paraîtont prochainement.

Tous ces noms, toutes ces œuvres viendront successivement prendre place dans cette collection, à laquelle s'ajouteront chaque jour de nouveaux éléments de succès, et qui sera, grâce à ce concours de talents reconnus, le répertoire le plus complet de la littérature contemporaine.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

Digitized by Google

OUVRAGES PARUS ET A PARAITRE

A. DE LAMARTINE vol.
Les Confidences. 1
Nouvelles Confidences. 1

THÉOPHILE GAUTIER
Les Beaux-Arts en Europe. . . . 2
Constantinople 1
L'Art moderne 1

GEORGE SAND
Mauprat. 1
Valentine. 1
La Mare au Diable 1
La Petite Fadette 1

GÉRARD DE NERVAL
La Bohème galante 1
Le Marquis de Fayolles. 1
Les Filles du Feu. 1

EUGÈNE SCRIBE
Théâtre, tomes 1 à 3. 3
Nouvelles 1
Historiettes et Proverbes 1

HENRY MURGER
Le Dernier Rendez-Vous. 1
Le Pays Latin 1
Scènes de Campagne. 1

ÉMILE AUGIER
Poésies complètes. 1

Mme BEECHER-STOWE
Traduction E. Forcade.
Souvenirs heureux. 2

ALPHONSE KARR
Les Femmes. 1
Agathe et Cécile. 1

LOUIS REYBAUD
Le dernier des Commis voyageurs.. 1
Le Coq du clocher. 1
L'Industrie en Europe. 1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN
Marguerite ou Deux Amours . . . 1

PAUL MEURICE
Scènes du Foyer. 1

CHARLES DE BERNARD
Le Nœud gordien 1
Un Homme sérieux. 1

HOFFMANN
Traduction Champfleury
Contes posthumes. 1

ALEX. DUMAS FILS
Aventures de quatre Femmes . . . 1
La Vie a vingt ans. 1
Antonine. 1
La Dame aux Camellias.. 1

F. PONSARD
Études antiques.. 1

LÉON GOZLAN
Les Chateaux de France. 1
Le Notaire de Chantilly. 1

ÉMILE SOUVESTRE vol.
Un Philosophe sous les toits. . . 1
Confessions d'un ouvrier. 1
Au coin du feu. 1
Scènes de la vie intime. 1
Chroniques de la mer. 1

FÉLIX MORNAND
La Vie arabe. 1

EDGAR POE
Traduction Ch. Baudelaire
Histoires extraordinaires 1

A. VACQUERIE
Profils et Grimaces. 1

A. DE PONTMARTIN
Contes et Nouvelles 1
Mémoires d'un Notaire. 1
La fin du procès.. 1

HENRI CONSCIENCE
Traduction Léon Vocquier.
Scènes de la vie flamande. . . . 2
Le Fléau du Village. 1

DE STENDHAL
(H. BEYLE)
De l'Amour. 1
Le Rouge et le Noir. 1
La Chartreuse de Parme. 1

LOUIS DE CARNÉ
Un Drame sous la Terreur. . . . 1

CHAMPFLEURY
Les Premiers Beaux Jours. . . . 1

ROGER DE BEAUVOIR
Le Chevalier de Saint-Georges. . 1
Aventurières et Courtisanes. . . 1

AMÉDÉE ACHARD
Parisiennes et Provinciales.. . . 1

ALBÉRIC SECOND
A quoi tient l'Amour.. 1

Mme CAROLINE BERTON
NÉE SAMSON
Le Bonheur impossible. 1

NADAR
Quand j'étais étudiant. 1

MARC FOURNIER
Le Monde et la Comédie. 1

CHARLES BARBARA
Histoires émouvantes. 1

JULES SANDEAU
Sacs et Parchemins. 1

MÉRY
Les Nuits anglaises.. 1

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.